Zeitschrift: Bulletin de la Société Fribourgeoise des Sciences Naturelles = Bulletin der Naturforschenden Gesellschaft Freiburg

Herausgeber: Société Fribourgeoise des Sciences Naturelles

Band: 6 (1890-1893)

Artikel: Études de géologie biblique : la théorie sismique du déluge

Autor: Girard, Raymond de

Kapitel: VI: Examen des critiques

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-306909

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHAPITRE VI

EXAMEN DES CRITIQUES

Nous avons terminé ce qu'on pourrait appeler la partie positive de notre travail : l'exposé et le développement de la théorie sismique. Il nous reste la partie négative, soit l'examen des critiques adressées à cette théorie et la solution de quelques objections.

L'interprétation de Suess a été, depuis son apparition, l'objet des critiques, tantôt favorables, tantôt défavorables de Paul Haupt,[1] Holzinger,[2] Delitzsch,[3] Dillmann,[4] de Foville,[5] Jürgens,[6] Hœrnes[7] et Neumayr.[8] Nous n'examinerons que les principales.

Critique de M. l'abbé P. de Foville. — Elle porte le titre : « *Das Antlitz der Erde*, von Eduard Suess. — *Die Sintflûth* » (p. 594). Le critique commence en ces termes : « Il serait fâcheux, selon nous, que la renommée (géologique) de l'auteur fît attribuer aux idées très originales émises par lui sur ce grave sujet (le déluge), une importance qu'elle n'a pas la vertu de leur communiquer. » Et il ajoute : « Une courte analyse du chapitre en question suffira pour montrer combien il entre d'arbitraire dans

[1] *Americ. Journal of philology*, 1889. — *The dimensions of the babylonian ark*, Ibidem, vol. IX, n° 4. — *The Old Testament Student*, vol. III, n° 3, p. 76 (1883).

[2] *Einleitung in den Hexateuch* (1893), sub voce « Flutgeschichte. »

[3] *Neuer Commentar uber die Genesis* (1887), p. 163 et 164.

[4] *Genesis*, 5e éd. (1886), p. 135 ; 6e éd. (1892), p. 134, 135.

[5] *Revue des questions scientifiques*, 20 avril 1884.

[6] *Stimm. Maria Laach*, 1er juillet 1884.

[7] *Erdbebenkunde* (1893), p, 428.

[8] *Erdgeschichte* (1886), I, 292.

les inductions de M. Suess, quand il prétend réduire le déluge biblique aux minimes proportions d'une inondation toute locale. »

« Son point de départ est surprenant. En effet, M. Suess, d'après bien des traits observés dans la structure des grandes chaînes de montagnes, se déclare tout d'abord pour une opinion qui semblerait favorable au déluge universel. Il lui paraît au moins probable que de brusques épisodes ont plusieurs fois éclaté au milieu de périodes géologiques, auxquelles ils n'ont point mis fin et dont les grands phénomènes se sont continués au delà de ces crises passagères. Des commotions, dont on ne saurait dire ni presque imaginer la violence, ont alors agité l'écorce de la terre. A ce début, on s'attendrait à voir au moins examiner une hypothèse mentionnée favorablement par Elie de Beaumont et plusieurs autres géologues : celle qui cherche dans les derniers soulèvements de montagnes la cause physique du déluge. Il serait même d'autant plus naturel que M. Suess discutât cette théorie, que lui-même fera jouer un grand rôle aux tremblements de terre dans son déluge régional. »

Dans tout ceci, M. de Foville ne nous semble pas avoir saisi la pensée de son auteur. Suess ne dit pas que « de brusques épisodes aient plusieurs fois éclaté au milieu de *périodes géologiques*, auxquelles ils n'ont point mis fin et dont les grands phénomènes se sont continués au delà de ces crises passagères. » Il dit (p. 2) :[1]

« La structure de plusieurs chaînes de montagnes de

[1] Pour la pagination du travail de Suess, nous suivrons le tirage à part, intitulé : *Die Sintfluth, eine geologische Studie*, paru à Prague et à Leipzig en 1883. Les dimensions modestes de cette étude (74 pages) en rendent l'acquisition bien plus facile que celle de l'*Antlitz* tout entier. Nos lecteurs seront ainsi facilement à même de nous suivre sur l'original.

grandes dimensions révèle comme possibles, dans certains cas même, comme probables, des épisodes isolés durant lesquels la continuité des grands phénomènes a été interrompue pour faire place à des actions d'une puissance inimaginable. »

Il est vrai que cette phrase n'est pas très claire, au premier abord et pour quelqu'un qui n'est pas initié aux choses de la géologie mécanique moderne. Cependant, pour un géologue quelque peu habitué à la manière de Suess, qui est de ne jamais dire un mot qui ne soit indispensable à l'idée, elle devient facilement intelligible.

Les « grands phénomènes » dont il est question ici sont évidemment, le sens l'indique, ceux qui ont donné naissance à la chaîne. Or, la géologie nous enseigne que ces phénomènes se réduisent essentiellement à cinq : 1° La contraction progressive du noyau central, par suite de son refroidissement séculaire; 2° la chute centripète de la portion d'écorce rocheuse sous laquelle cette contraction a amené un défaut de soutènement, chute continuée jusqu'au moment où, l'écorce ayant rejoint le noyau fuyant, elle a retrouvé en lui le support continu qui lui est indispensable; 3° le plissement du *voussoir* effondré de la lithosphère, obligé, à mesure qu'il descend, de se loger, entre ses voisins provisoirement immobiles, dans un espace tronçonique qui va se rétrécissant de plus en plus en profondeur, par suite de la forme sphérique du globe, c'est ce ridement qui engendre directement la chaîne de montagnes; 4° le fendillement du voussoir mobile et de ses voisins, par suite des tractions résultant de mouvements inégaux dans des compartiments voisins de la lithosphère; 5° l'éjaculation, à travers les fentes ainsi produites, de matières ignées empruntées au noyau central et refoulées par le voussoir en descente comme par le piston d'une pompe. L'ensemble de ces actions, dérivant d'une cause

unique, la contraction du noyau interne, porte le nom de *phénomène orogénique* et c'est à lui que s'applique, dans la phrase de Suess, le terme de « continuité » qui précède. Cela, en vertu des raisons que voici : La géologie mécanique moderne a établi que les propriétés essentielles du phénomène orogénique consistent dans sa *lenteur* et dans sa *permanence*. Or, il y a une école qui, exagérant ce principe juste en lui-même, en est venue à bannir de la géologie mécanique toute action un peu puissante, un peu soudaine. S'autorisant de l'assimilation, très légitime en soi, des mouvements sismiques au processus orogénique, mais l'exagérant d'une façon trop exclusive, cette école en arriva à considérer tout phénomène orogénique uniquement comme une intégrale de mouvements sismiques élémentaires à peine perceptibles individuellement. Cet abus de la théorie des causes actuelles, glorieusement inaugurée par Lyell, introduisit dans la géologie une sorte de *quiétisme*, et c'est contre ce quiétisme que Suess veut réagir.

Il prend le milieu entre l'ancienne école, pour qui la formation d'un système montagneux était un cataclysme subit et de très courte durée, portant d'un coup la chaîne à son maximum de hauteur et d'étendue, — et l'école quiétiste moderne qui fait naître les montagnes de mouvements à peine perceptibles pour les organismes, mais lentement accumulés à travers des périodes interminables.

Ressuscitant ce qu'il y avait de juste dans la théorie des *débâcles* d'Elie de Beaumont, Suess montre que, dans la série des actions lentes qui finissent par édifier une chaîne, s'interpolent des termes d'une intensité incomparablement plus grande, de véritables débâcles qui, résolvant brusquement les tensions lentement accumulées, précipitent le travail orogénique pendant un temps très court, comme les cataractes accélèrent de loin en loin le cours d'un fleuve.

Comparées à ces époques de maximum, les périodes de

travail calme sont presque de l'inaction. La formation d'une chaîne nous apparaît donc comme le résultat d'un certain nombre de *crises*, se traduisant chacune par une *discordance* dans la stratification et souvent par une *émission* éruptive synchronique ; le déplacement des masses pouvant d'ailleurs changer de sens d'une crise à l'autre, produire dans l'une un soulèvement, dans la suivante un affaissement. L'altitude définitive de la chaîne est donc la somme algébrique de ces déplacements élémentaires, mais l'essence du phénomène est d'être constitué par une suite de crises espacées, comme un chapelet par une suite de grains, — par une série, alternante en sinusoïde, de travaux et de repos récurrents, d'où la notion du *rapsodisme* du phénomène orogénique, introduite par Suess.

Prise dans son ensemble, l'existence d'une région quelconque du globe comprend deux sortes de phases qui se groupent deux à deux en couples récurrents : Des phases de ridement et des phases de fracturation avec effondrement et émissions éruptive; une phase du premier groupe étant invariablement suivie, à une distance plus ou moins grande, par une phase du second, qui enfouit les montagnes formées au premier acte.

Voilà ce que veut dire Suess. On voit qu'il se meut uniquement dans la théorie de la formation des montagnes et qu'il n'y a rien dans sa pensée qui rappelle les *révolutions du globe* à la Cuvier ni les périodes géologiques, absolument séparées les unes des autres par des cataclysmes-limites, de l'ancienne école. Il n'y a donc, dans ce qui précède, aucune raison de revenir, comme le voudrait M. de Foville, sur la théorie, définitivement condamnée, qui cherchait dans les derniers soulèvements montagneux la cause physique du déluge. C'est un fait maintenant acquis à la géologie que la formation d'une chaîne de montagnes est impuissante à produire une inondation

comme celle que racontent la Genèse, le poème cunéiforme et les autres traditions diluviennes. Elle peut seulement, à chacune de ses crises, ramener une période d'activité dans le régime des cours d'eau qui, depuis les derniers ridements, étaient parvenus à l'état d'équilibre et, partant, d'inaction. Elle peut, dans certains cas, intervertir la pente des fleuves et former des lacs, mais tout cela ne ressemble en rien à l'inondation *sismique* décrite par nos textes.

D'ailleurs, le dernier ridement qui affecta les contrées antéroasiatiques est celui du système alpin-himalayen, terminé, suivant les régions, à la fin de l'éocène, à la fin du miocène, au pliocène inférieur ou tout de suite après,[1]

[1] Ce système, qui borde au nord la série de dépressions formée par la Méditerranée orientale, la Mésopotamie, le Golfe Persique, la Mer d'Oman et l'Océan indien, se divise, dans sa longueur, en huit arcs successifs qui sont : L'arc des Pyrénées et des Baléares ; celui de la Cordillère bétique et de l'Atlas ; celui de l'Apennin, des Alpes et des Carpathes ; l'arc dinarique-taurique ; l'arc iranien ; l'arc de l'Hindou-Kousch ; l'arc himalayen ; l'arc malais (Suess, *Antlitz der Erde*, I, 302, 588, 647).

Ces arcs comprennent les chaînes principales suivantes : Les Pyrénées, les Corbières, la chaîne des Baléares, la Cordillère bétique, le grand et le petit Atlas, les montagnes de la Sicile, l'Apennin, les Alpes avec le Jura, les Carpathes. les Alpes dinariques, les Balcans, le Pinde, les montagnes de Crête et de Chypre, l'Alma-Dagh, le Taurus et l'Antitaurus, les montagnes de la Crimée, les plissements carbonifères du Donetz, le Caucase et l'Anti-Caucase, le Mangischlak, l'Ala-Tau, le Kara-Tau, le Paropamisus, le Kopet-Dagh, les Monts Balchans, le Thian-shan proprement dit, l'Alburs et les Monts du Chorassan, les chaînes iraniennes, Kurdistan, Nizir, Puscht i-Kuh, etc., réunies sous le nom générique du Zagros, le Kohrud-Dagh ou chaîne intérieure de la Perse et l'Elwend, l'Indou-Kousch, le Mustag et le Karacorum. l'Himalaya, le Kuen-luen, l'Altyn-Tagh et le Nan-shan, le Muni-Pahar à la côte d'Aracan, prolongé par les Andamans, les Nicobar, Sumatra, Java, etc., les Alpes d'Australie, et la Tasmanie ; le Tanen-Tang et Malacca, prolongé, comme la chaîne côtière de l'Annam, à travers l'archipel malais, jusqu'à la Nouvelle-Calédonie, à la Nouvelle-

mais en tout cas avant l'apparition de l'homme. Depuis lors, il s'est bien produit encore des mouvements, mais ce

Zélande et peut-être jusqu'au continent antartique des Monts Erébus et Terror.

De même que les Alpes, les Pyrénées sont le résultat final d'efforts de dislocation plusieurs fois renouvelés. Un premier mouvement se produisit avant le carbonifère, suivi d'un second lors de la craie inférieure, et d'un troisième, le grand mouvement pyrénéen, à la fin de l'éocène. Les Corbières sont de date plus récente. On y constate un premier mouvement après le miocène inférieur, suivi de quelques autres après le miocène supérieue et le pliocène (de Lapparent, *Traité de géologie*, p. 1416 et 17).

Sur le bord externe de la plupart des arcs montagneux que nous venons de décrire, depuis la Birmanie jusqu'à la Méditerranée et à l'Océan, les couches miocènes, plissées et déjetées, témoignent de mouvements postérieurs à cette époque, tandis que les dépôts plus récents les recouvrent horizontalement en discordance. C'est le cas au bord des Alpes et des Carpathes et plus loin encore vers l'est. En Slavonie, les argiles à paludines de l'étage lévantinien (pliocène inférieur) sont relevées ; à Kertsch, le plissement atteint les dépôts sarmatiques qui établissent le passage du miocène au pliocène, peut-être même l'étage pontique, synchronique des couches à congéries et à paludines. Dans le Caucase oriental, les couches sarmatiques ont été portées à de grandes hauteurs et forment les plissements situés au nord de Wladikawkas. Plus à l'est encore, sur le bord méridional du Tian-shan vers la dépression de Kaschgar, Stoliczka, a trouvé la série, probablement miocène, des couches d'Artush plongeant vers l'intérieur du massif et Mouschketoff a rencontré ces dépôts tertiaires jusqu'à 10 ou 11,000 pieds dans le Tian-shan, par exemple au Tschatyr-Kul et dans la passe de Taimurum. Ils s'étendent par-dessus l'Alaï et le Suok, jusque dans le Ferganat et le Turquestan.

Ainsi, le grand système alpin, développé à travers l'Europe et l'Asie, du détroit de Gibraltar à celui de Malacca, a été édifié entre la fin de l'éocène et celle du pliocène inférieur. Ce gigantesque ridement n'affecte du reste qu'une bande de terrain d'une largeur limitée et presque parallèle à l'équateur. Les grands plateaux situés au sud y restèrent aussi étrangers que les « horsts » ou massifs anciens de l'Europe moyenne et occidentale (Suess, *Antlitz*, I, 647, 648 ; de Lapparent, *op. cit.*, p, 1226, 1227). —

sont des effondrements transversaux, comme ceux qui donnèrent naissance à la mer Noire, à la mer Egée,[1] à la mer du Nord, agrandirent l'Adriatique et peut-être engloutirent la mystérieuse Atlantide. Mais les mouvements de ce genre ne submergent que la région limitée qu'ils ont enfoncée. Les eaux prenant possession d'un nouveau

[1] La mer Egée n'existait pas au pliocène. Elle s'est formée à l'époque quaternaire, en deux temps : La partie sud, en même temps, probablement. que la grande fracture volcanique des Cyclades ; beaucoup plus tard, l'effondrement total se complète. C'est certainement après l'époque glaciaire, peut-être même depuis l'apparition de l'homme (de Lapparent, 1231 et 1269 ; Suess, I, 436, 648). Il en est de même de la mer Noire, tandis que la Caspienne est le reste d'un ancien lac saumâtre (Suess, 438). De même encore, des portions notables de la mer Tyrrhénienne sont toutes jeunes et les mouvements orogéniques n'y sont pas terminés (Suess, 110, 432). C'est du reste le cas de plusieurs régions méditerranéennes où, incontestablement, de nouveaux effondrements se préparent (Suess, 449). L'Adriatique a gagné du terrain vers le nord à une époque récente et, là aussi, le repos complet n'est pas rétabli, comme le prouve l'activité sismique particulière des fractures périadriatiques (Suess, 345-348). Nous traiterons plus loin de la mer du Nord, ne quittons pas pour le moment le région méditéranéenne, L'existence de l'Atlantide et sa disparition par effondrement ont été affirmées et niées. Pour nous, indépendamment de tout autre considération, la physionomie du rivage marocain rend cet effondrement très probable. En effet, tandis que la chaîne côtière, le petit Atlas, après s'être recourbé à Gibraltar, trouve sa continuation dans la Cordillère bétique, les Baléares et les Pyrénées, le grand Atlas vient, sans aucune courbure, butter contre l'Atlantique au cap Ghir, non loin de Mogador. L'ossature de ce cap, le Djebel-Ida, a encore 1338 mètres et devant lui, c'est le vide abrupt. Plus loin, les Canaries marquent le prolongement de la chaîne de l'Atlas et il est bien possible qu'avec Madère et les Açores, elles représentent les ruines d'un continent, comme les archipels grec et dalmate. Aux continents disparus de la Tyrrhénis, de l'Adriatis et de l'Egée, il faudrait alors joindre l'Atlantis, qui n'eût été que la continuation de l'Entre-Atlas, ou un compartiment de la Méséta ibérique (Cf. Suess, II, 156), —

domaine, leur niveau général s'abaisse et les autres rivages sont exondés d'une quantité correspondante.

Ainsi, depuis l'apparition de l'homme, la région méditéterranéenne n'a plus été témoin de mouvements orogéniques ou ceux qui s'y sont produits furent précisément le contraire de ce qu'il aurait fallu pour noyer les contrées antéroasiatiques. Il en est de même au nord de cette région,[1] de sorte qu'il ne saurait être question d'une inondation *orogénique* ayant couvert les contrées actuellement existantes, dans les temps anthropiques, et cela dans toute l'étendue de l'ancien monde. Or, la Genèse comme le texte cunéiforme et d'autres récits encore, mentionnent expressément la décroissance finale des eaux diluviennes, il ne peut donc être question d'une submersion définitive dans le genre de celles dont nous venons de parler. Voilà ce qui ressort des données positives de la géologie et ce qu'explique la notion du *rapsodisme* développée par Suess. Mais vouloir trouver dans son système quelque chose qui favorise la théorie du déluge par soulèvements, c'est ne pas le comprendre du tout.

Enfin, le rôle secondaire que Suess assigne aux tremblements de terre dans la formation des montagnes, tandis qu'il leur donne le grand rôle dans le déluge, explique l'omission que M. de Foville lui reproche.

Suess affirme que l'espèce humaine n'a pas été témoin de ces grandes catastrophes qu'il admet comme vraisemblables. Tout au moins, dit-il (p. 2), il n'y en a pas traces aussi loin que remontent les témoignages écrits. Cette

[1] La chaîne *hercynienne* (de M. Bertrand, *armoricaine* et *variscique* de Suess) est ante-permienne ; la chaîne *calédonienne* (Ecosse et Scandinavie) est ante-dévonienne ; les plissements de l'archaïque, en Laponie, en Finlande, en Suède et au Canada datent d'avant le silurien inférieur (Suess, *Antlitz der Erde*, : v. mon *Déluge*, dans les *Monat-Rosen* de septembre 1891). —

affirmation paraît correcte, néanmoins elle a le don de déplaire à M. de Foville :

« Ces derniers mots, dit-il, seraient inexplicables, si l'auteur ne montrait bientôt qu'il n'attache d'autre valeur au récit biblique du déluge que celle d'un remaniement légendaires de traditions beaucoup plus anciennes. La jeune assyriologie a beaucoup plus d'attrait pour son esprit tout moderne que nos vénérables croyances. Une excursion sur ce terrain le tente sans doute par un piquant intérêt d'actualité. Mais ce terrain n'est plus le sien, et l'on se demande quelle consistance toute la science géologique de M. Suess peut prêter aux nouveautés fantaistes qu'il nous rapporte de son exploration d'amateur. »

M. de Foville voudra bien nous permettre de lui faire observer que la question n'est pas là. Il ne s'agit pas de savoir quelle est la valeur du récit biblique du déluge, mais bien si cet évènement rentre ou non dans la catégorie des catastrophes *orogéniques* dont Suess vient de parler. Or, sur ce point, le professeur viennois a le droit d'être affirmatif. D'abord, nous l'avons dit, c'est un fait actuellement acquis à la géologie que les phénomènes orogéniques et stratigraphiques sont dans l'impossibilité de causer une inondation diluvienne. Ce disant, Suess n'est donc que l'interprête de la géologie moderne dans son ensemble. Mais il y a plus. Son étude établit d'une manière péremptoire le caractère *sismique* du déluge biblique et le place nettement en dehors des actions orogéniques. Personne jusqu'à Suess n'avait atteint un résultat aussi catégorique. Il a donc bien le droit de faire ce que font tous les écrivains : de résumer dans son introduction les résultats acquis qu'il va démontrer. Or, il est parfaitement exact qu'aucune tradition écrite, à part peut-être les données extrêmement vagues relatives à l'Atlantide et à la problématique Thule, ne fait mention d'une catastrophe orogénique dont les

hommes eussent été témoins. C'est même étonnant, si on songe à la date très récente à laquelle ont dû se former certains bassins marins d'Europe. Or, Suess ne dit pas autre chose.

L'auteur poursuit :

« Le plus violent des évènements naturels dont le souvenir se conserve dans les traditions humaines porte, dit-il, le nom de *déluge*, et je voudrais essayer de retrouver la base physique des anciens récits; je m'appuierai à cette fin sur les textes cunéiformes, pour l'interprétation desquels l'assistance amicale du Dr Paul Haupt, de Göttingen, m'a été du plus grand secours. »

Sur quoi, M. de Foville remarque :

« Nous n'avons assurément aucune idée de rabaisser, soit l'intérêt qui s'attache à la découverte de ces antiques documents, soit l'autorité philologique du Dr Haupt. Mais, parce que les tablettes de la bibliothèque de Ninive sont la transcription d'un ancien texte, regardé comme antérieur à la rédaction du Pentateuque, s'ensuit-il nécessairement qu'elles nous offrent une version plus fidèle et plus authentique de la tradition primitive? Lors même que nous n'aurions pas pour le texte biblique la garantie de l'inspiration, ne devrait-il pas nous sembler plus digne de confiance qu'un chant de cette épopée chaldéenne, de ce poème d'Izdubar, où la mythologie tient une si grande place? C'est cependant ce que M. Suess omet entièrement de discuter. »

Nous touchons ici à un point capital dans la discussion qui nous occupe, à l'un des reproches sur lesquels on a le plus insisté et que nous avons nous-même reconnu fondé, dès le commencement. Suess, cela est vrai, néglige beaucoup trop la Genèse. C'est, dans son œuvre, une lacune d'autant plus inexplicable que les données de ce document, infiniment plus connu que le cunéiforme, sont entièrement

d'accord, comme nous l'avons fait voir, avec celles de ce dernier. Mais ce reproche, parfaitement juste, infirme-t-il les conclusions du travail et peut-on penser avec M. de Foville que le texte biblique eût projeté sur la légende chaldéenne des lumières de nature à en modifier l'interprétation géologique? Non, puisque les deux textes sont d'accord sur les points principaux qui servent de base à la théorie de Suess : marche du navire de l'aval vers l'amont et rôle prépondérant des eaux de l'abîme, qu'il s'agisse de la mer ou des eaux souterraines.

Dans la première partie de ce travail, nous avons reproduit l'interprétation de Suess en tenant compte de la Genèse, ce qu'on lui reproche d'avoir oublié. Nous avons constamment fait marcher de pair les données des deux textes, et on a vu quel a été le résultat : Loin d'ébranler la théorie sismique, l'entrée en cause du texte biblique n'a fait que la fortifier. Dans notre chapitre v, nous avons essayé de pousser plus loin la concordance. Nous avons recherché si la théorie sismique, qui cadre si bien avec le récit cunéiforme et la Genèse, s'accommode encore des autres traditions diluviennes originales, et le résultat a été des plus affirmatifs.

En résumé donc, la théorie sismique, s'appliquant à l'ensemble des textes diluviens, a vraiment une portée générale, et le reproche de M. de Foville, juste quant au travail particulier de Suess, ne saurait atteindre la théorie en elle-même. On peut accorder à M. de Foville que la dissertation de Suess est incomplète quant à la consultation des textes et qu'elle devrait porter le titre plus modeste d'*Essai d'interprétation géologique de la légende cunéiforme du déluge.* Par contre, une fois qu'elle a passé au crible des différentes traditions, la théorie sismique, en elle-même, a conquis le droit de se présenter comme l'*explication géologique du déluge biblique,* et cela sans restriction.

Un dernier mot encore sur le même passage de M. de Foville. Il a l'air de douter que le déluge fût un évènement naturel, explicable par les lois de la géologie. Au moins a-t-il l'air de dire que la légende babylonienne pourrait bien représenter le fait comme extra-naturel, et que Suess va trop vite en besogne en traitant le tout comme un simple phénomène géologique. Nous répondrons d'abord, à la question de fait, que nous avons consacré un livre spécial[1] à son étude et que, d'après la majorité des interprètes, le déluge fut un évènement naturel en lui-même, abstraction faite de son annonce et de ses conséquences. Quant au point de vue du texte cunéiforme, il est certainement pour un fait extra-naturel, mais cela tient uniquement à la forme païenne du récit, la personnification et la déification des agents naturels étant le procédé connu du narrateur polythéiste. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à prendre le texte scrupuleusement monothéiste de la Genèse : Il a suffi du changment dans l'appareil religieux pour faire disparaître du récit toute insinuation miraculiste et la remplacer par l'énoncé formel des causes naturelles qui ont amené la catastrophe. Si donc Suess avait consulté la Genèse, il eût été encore encouragé à dépouiller, comme il l'a fait, le récit chaldéen de la gangue miraculiste qui y masque la réalité des faits. Et voilà un nouvel exemple qui prouve que ce n'est pas avec la Bible qu'on détruira la théorie de Suess, née du texte cunéiforme. Cette excellente théorie, basée sur ce que la géologie moderne a de plus élevé, et l'admirable récit de la Genèse sont dans une harmonie complète. Il est étrange que les partisans de la tradition canonique ne s'en soient pas rendu compte. Quant à savoir si « les phénomènes actuels doivent nous donner la clef de l'évènement » relaté

[1] *Le caractère naturel du déluge*, Fribourg, 1894.

dans le texte ninivite, ce n'est pas une chose à « admettre » ou non *a priori*, c'est une chose à rechercher par l'étude intrinsèque et extrinsèque du morceau, comme Suess l'a fait.

Autre observation : M. de Foville prétend que Suess « fait de la vallée de l'Euphrate et du Tigre le théâtre de son déluge », comme si le professeur de Vienne avait choisi arbitrairement le topique du désastre pour la commodité de sa théorie. Or, on a vu par la première partie de cette étude qu'il n'en est pas ainsi, mais que le topique est déterminé par les indications mêmes des textes biblique et cunéiforme touchant le point de départ de l'arche, son point d'arrivée et l'emploi de l'asphalte au calfatage du navire, détail qui se retrouve aussi dans Bérose. M. de Foville dit à ce sujet (p. 597, 2e note) : « M. Suess insiste sur le bitume dont Hasisadra fait usage, aussi bien que Noé, pour enduire l'intérieur et l'extérieur de son vaisseau, comme sur un trait significatif de couleur locale. La vallée de l'Euphrate et du Tigre est entourée de collines miocènes riches en asphalte. Aujourd'hui encore cette matière y est en usage dans la construction des embarcations, et il y a peu d'années que l'ingénieur Czernick, parcourant la Mésopotamie pour y étudier une ligne de chemin de fer, a décrit un exemple précis de cette pratique observée par lui dans la ville de Hit sur l'Euphrate. Voilà, dit M. Suess, une coutume antédiluvienne dans le sens rigoureux du mot qui s'est conservée jusqu'à nos jours. »

Et M. de Foville ajoute :

« Nous ne connaissons point de difficulté à supposer que Noé habitât en effet la Mésopotamie. Mais s'il était naturel, qu'avant l'avènement de la métallurgie moderne, le bois fût partout employé à la construction des vaisseaux, l'était-il beaucoup moins que, pour les rendre imperméables, on utilisât le bitume partout où la nature en offrait la ressource ! »

C'était très naturel, assurément, mais, comme M. de Foville le reconnaît lui-même, il fallait encore que « la nature en offrît la ressource », ou, en d'autres termes, cet usage ne pouvait s'être établi que dans les contrées où on avait le bitume sous la main, ou au moins à peu de distance. Or, étant donné la rareté relative des gîtes bitumineux, qui ne se trouvent que dans des régions du globe réalisant tout un ensemble de conditions géologiques très spéciales, ce trait constitue vraiment une caractéristique locale non équivoque. De fait, même en les prenant indistinctement, les gîtes hydrocarburés (bitumes, pétroles, asphaltes) se réduisent, dans l'Asie antérieure, aux pétroles du Caucase (*Bakou*, I, 94; *Taman*, 109)[1] avec leurs annexes, les gîtes de *Kertsch*, en Crimée (94) et du Turkestan (94); aux bitumes et asphaltes de la mer Morte (de l'extrémité méridionale de la mer Morte aux sources du Jourdain : *Wady-Sebbeh* (Strabon), *Wady-Mahawat* (Dj. Usdom, Sodome?), *Nebi Musa* (Gomorrhe?), Tibériade et alentours, *Hasbeya*, etc., 171); aux bitumes de *Zaho*, dans le Kurdistan perse (175), et aux asphaltes avec naphte de *Hit* (l'ancienne Is) sur l'Euphrate (entre 33° et 34° lat., 42° et 43° long.) à huit jours de caravane de Babylone (Suess, *Sintfluth*, p. 13).

La remarque de M. de Foville tombe donc à faux. Quant à sa première phrase, elle n'est pas juste non plus. Il ne s'agit pas de savoir s'il y a difficulté ou non à *supposer* que Noé habitât la Mésopotamie. La Genèse fait sortir les Térahites d'Ur-Kasdîm,[2] or cette localité est définitive-

[1] Ed. Fuchs et L. de Launay, *Traité des gîtes minéraux et métallifères*, 1893, tome premier, aux pages indiquées. — Il est possible, assurément, que certains gîtes aient été connus des anciens sans que nous les ayons retrouvés; mais le contraire est bien plus probable.

[2] *Gen.*, XI, 31.

ment identifiée à Mugheir ou el-Muqajjar, sur la rive droite de l'Euphrate, à la latitude de Korna. Ur-Kasdîm portait d'ailleurs aussi le nom significatif d'Omgheir, « la bituminée », par allusion au bitume qui y faisait l'office de mortier, selon l'usage antique de ces contrées.[1] L'habitât des patriarches antédiluviens est donc fixé dans la basse Chaldée, ce qui concorde de nouveau avec le texte cunéiforme et exclut le doute à cet endroit.

M. de Foville cite maintenant les quatre propositions qui constituent la conclusion de Suess et les discute l'une après l'autre.

Ces propositions se trouvent aux pages 67 et 68 de la *Sintfluth*, et ne sont pas toutes, comme le prétend le critique, des « assertions si nouvelles. » Voyons plutôt :

1. L'évènement *naturel* connu sous le nom de déluge s'est produit sur l'Euphrate inférieur, et a entraîné une inondation étendue et dévastatrice de la basse Mésopotamie.

2. La cause la plus essentielle en a été un grand tremblement de terre, dans la région du golfe Persique ou plus au sud; il a été précédé de plusieurs moindres ébranlements.

3. Il est très vraisemblable que, pendant la période des plus violentes secousses, un cyclone est survenu du sud, c'est-à-dire du golfe Persique.

4. Les traditions des autres peuples n'autorisent aucunement à soutenir que l'inondation ait dépassé le cours inférieur de l'Euphrate et du Tigre, bien loin qu'elle se soit étendue à toute la terre.

Sur la première, M. de Foville remarque ce qui suit :

[1] Cf. *Gen.*, XI, 3, à propos de la construction de Babel, et Hérodote, *Clio*, 179, à propos des bâtisses de Babylone. V. mon *Déluge dev. la critique*, p. 87 et suiv. ad not. —

« Pour fixer dans la basse Mésopotamie le théâtre de l'évènement, M. Suess s'appuie sur deux indications géographiques de la légende chaldéenne. Elle nomme la ville de *Surippak*, voisine de l'Euphrate, comme celle où son héros Hasisadra, l'homme juste sauvé du déluge par la protection des dieux, a fixé sa résidence; elle nomme de plus la montagne de *Nizir* comme le lieu où prit terre le vaisseau d'Hasisadra, qui tient la place de l'Arche de Noé. »

« Des atterrissements de l'Euphrate et du Tigre et des recherches des assyriologues, M. Suess conclut que le site de cette ville, déjà fort ancienne, dit-il, au temps du déluge (?) et voisine alors de la mer, doit se trouver à une grande distance de l'embouchure actuelle des deux fleuves.

Quant au pays de Nizir et à la montagne sur laquelle Hasisadra prend terre, M. Suess croit pouvoir en fixer la position, à l'aide d'une inscription d'Ashurnatsirpal, relatant une expédition de ce roi assyrien contre la Perse. Il admet que le vaisseau remonta vers le nord et vers la portion encaissée du cours du Tigre, et qu'il atterrit entre le 35e et le 36e degrés de latitude, sur le flanc d'une chaîne miocène de 300 mètres d'altitude, formant au nord et au nord-est la limite de la vallée; « sur le flanc, dit-il en insistant, et non sur le sommet, car je ne vois dans le texte aucune raison d'admettre que ces montagnes aient été submergées. »

Il paraît clair, cependant, que sa grande raison de ne pas l'admettre se trouve dans la préoccupation de restreindre à tout prix les proportions du déluge, et de ne point s'écarter trop prodigieusement de la mesure des phénomènes actuels. Le texte, selon la traduction même adoptée par M. Suess, suggérerait plutôt une autre idée, et tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il ne l'impose pas absolument. »

Enfin, il met en doute que la durée de six jours et sept

nuits, que le texte chaldéen attribue à la phase violente du cataclysme, soit conciliable avec l'hypothèse du cyclone et du raz de marée. A-t-on jamais vu, dit-il, la submersion produite par de telles causes approcher de cette durée?

Examinons un peu ces objections :

En premier lieu, il ne nous semble pas qu'on puisse regarder comme une « assertion si nouvelle » la fixation du topique du déluge en Mésopotamie et même sur le bas Euphrate, alors que les Hébreux, qui possédaient le souvenir de cet évènement dans leur préhistoire nationale, se savaient issus de la basse Chaldée et que, par conséquent, les faits de leur histoire, antérieurs à Abraham, ne peuvent se rapporter qu'à ce pays-là. Si on admet, avec plusieurs critiques modernes, que les Hébreux ne possédaient pas à l'origine le souvenir du déluge, mais qu'ils l'ont emprunté plus tard, c'est encore aux Babyloniens qu'ils l'ont pris, et nous savons que la préhistoire babylonienne est empruntée presque tout entière à la Chaldée, comme celle de l'Assyrie l'a été à la Babylonie.[1] En particulier, le groupe des « Légendes d'Izdûbar », contenant le récit du déluge, est originaire du sud du pays, c'est-à-dire de Schoumer qui avait précisément pour capitale Ur-Kasdîm,[2] d'où sont sortis les Térahites. La tradition du déluge est donc aborigène sur le bas Euphrate, ce qui cadre avec le rôle pris par la mer dans cet évènement, tandis que le haut pays, Accad, possédait d'autres traditions génésiaques, comme celles de la création et de l'Eden, plus en rapport avec le paysage potamique de Babylone qu'avec le voisinage de la mer.[3] Il y a longtemps que l'origine chaldéenne des Hébreux nous est connue et si quelque

[1] *Le déluge devant la critique,* p. 153 et suiv. —

[2] *Ibidem*, p. 91 ad. not.

[3] *Ibidem,* p. 157.

chose a précisé, il est vrai, cette donnée de la Genèse, c'est l'assyriologie et non pas Suess.

Ce dernier n'avait donc nul besoin du texte ninivite pour déterminer le berceau de la tradition diluvienne et, partant, le théâtre de la catastrophe qui, démesurément amplifiée dans les mythes postérieurs, devait devenir le « déluge universel. » Le point de départ et le point d'arrivée, fixés par le texte chaldéen d'une manière qui concorde en grand avec ce que dit la Genèse, et malgré les obscurités qui planent encore sur leur détermination exacte, sont d'ailleurs suffisamment fixés pour qu'il soit impossible de les chercher en dehors du bassin euphratique. Mais, nous le répétons, la Genèse suffisait à fixer le topique et le texte nouveau ne fait que confirmer ce qu'on savait déjà.

En second lieu, ce n'est pas Suess, c'est le texte (col. I, 11, 12, 13) qui dit que Surippak était déjà fort ancienne au temps du déluge. On veut nous faire croire que Suess ne procède que par l'arbitraire et la supposition, et on accompagne ses soi-disant suppositions de points d'interrogation destinés à produire un grand effet. Malheureusement, cette mise en scène ne tient pas devant un examen quelque peu de bonne foi. Nous n'avons rien à dire sur la détermination du site de Surripak. Suess s'appuie sur des autorités de grande valeur et M. de Foville ne le contredit pas formellement.

Quant au point d'atterrissement, ce n'est encore pas Suess qui « admet » que le navire remonta vers l'intérieur du pays. Cela ressort des données du texte éclairées par des documents parallèles, et cette indication importante se retrouve, comme on sait, dans la Genèse et dans Bérose, avec une divergense secondaire sur le site exact. Ce n'est donc pas Suess qui l'invente, comme on voudrait nous le faire croire. Il a eu le mérite d'en comprendre l'extrême importance, et voilà tout.

Suess veut que l'abordage ait eu lieu *au flanc* du mont de Nizir,[1] M. de Foville le veut *sur le sommet.* L'un cherche à profiter d'un texte un peu vague pour conserver à l'évènement le caractère naturel et plausible qu'il a jusqu'ici, l'autre, lisant de même le texte à travers sa propre manière de voir, tâche d'y découvrir quelque chose qui sente le « déluge universel. » Au point où il est arrivé, Suess est certain d'avoir affaire à une inondation sismique, cela étant, comme le dit M. de Foville, sa préoccupation est maintenant, non pas de « restreindre à tout prix » les proportions du cataclysme, mais bien de ne pas s'écarter trop de la mesure des phénomènes analogues connus. A notre avis, c'est son droit de critique et son devoir d'interprête, pour autant que le texte, pris sans violence, l'y autorise. C'est ce que nous allons examiner.

M. de Foville prétend que « le texte, selon la traduction même adoptée par M. Suess, suggérait plutôt une autre idée. » Voici ce texte :

Col. III, 30. *Je regardai les directions du ciel* (ou : *de quelque côté que je regardasse) une mer effroyable*

31. *vers les douze demeures du ciel* (dans toutes les directions de la boussole) *aucune terre.*

32. (Sans volonté) *le navire alla vers la contrée de Nizir,*

33. *et voilà qu'une montagne de la contrée de Nizir saisit le navire et ne le laissa pas* (continuer) *vers l'amont.*

Sans doute, au premier abord, cette expression de *saisir* le navire convient particulièrement à un récif, à un haut-fond, sur lequel l'arche eût « touché. » Mais, en premier lieu, rien de plus naturel qu'un promontoir de ce genre, noyé en entier, au-devant d'une chaîne de montagnes formant rivage. La submersion totale du récif n'entraîne donc point celle de la chaîne qui lui fait suite. En second lieu,

[1] Delitzsch et Lenormant sont du même avis.

pour que les navigateurs de l'arche pussent reconnaître la terre où ils abordaient et la nommer de son nom, Nizir, il fallait qu'elle émergeât. Il est difficile de supposer qu'ils se rendissent assez compte de leur marche à l'aventure (*sans volonté,* l. 32), pour savoir qu'un récif noyé qui les arrêtait était l'un des sommets immergés de Nizir. Voilà où nous mène la traduction de Haupt ; il a suivi pour la l. 31 une interprétation antérieure de J. Oppert. Voyons les traductions plus récentes :

Jensen : III, 30. *Après 12 (jours ? doubles heures ?) le sol parut.*

Jeremias : *Je regardai, le monde* (était) *une vaste mer !*
A 12 aunes de hauteur, apparut la terre.

Halévy : 132. *Je regardai les rives, les bords de la mer ;*
133. *Le sol s'éleva jusqu'à 12 (kasbu ?).*

La contradiction des l. 30 et 31 de Haupt avec sa l. 32 subsiste donc chez Jeremias, à moins qu'on admette une succession d'effets entre ses deux lignes. Elle disparaît chez Halévy, puisque la l. 132 parle déjà de *rives.* On y voit l'émersion progressive du sol par la baisse des eaux. Cette progression est nettement marquée chez Jensen : « après douze jours. » Winckler cite Jensen, mais en désignant sa traduction comme très douteuse. Il donne comme possible le sens : « *Jusqu'à 12 aunes (la mer) s'était élevée au-dessus du sol* » (Winckler, p. 79, n. 10). Si on entend par là que la vague de raz avait monté le long des versants jusqu'à 12 aunes, pour retomber ensuite, c'est bien. Mais si, avec Gen. VII, 20 (conf. VII, 19 et VIII, 4 et 5), on admet que l'ensemble des eaux diluviennes s'éleva par-dessus les sommets à la hauteur donnée et demeura un certain temps à ce niveau, on se heurte à la difficulté connue : Comment les navigateurs purent-ils savoir le niveau atteint par les eaux, puisque tous les points de repère visibles étaient engloutis ? Il reste bien une explication, mais elle est con-

traire au système de M. de Foville. C'est que les « montagnes » qui furent couvertes sont seulement les rares éminences émergeant de la plaine mésopotamienne, et non les chaînes de montagnes et de collines qui bordent cette plaine. Le terme de « montagnes » appliqué à ces éminences semble très exagéré, mais on sait que c'est là un phénomène général : les habitants des grandes plaines, pour qui toute éminence est extraordinaire, sont comme le rat de la fable, ils donnent les noms les plus pompeux aux plus modestes protubérances du sol. C'est le cas dans les Landes, au Höhgau et ailleurs. Tout est relatif, dans ce monde. Il faut donc admettre que les « hautes montagnes » dont il est question ici n'étaient en réalité que des collines peu élevées ;[1] ce terme peut alors comprendre à la fois les éminences de la plaine chaldéenne et les collines sub-iraniennes qui la bordent vers le N.-E. La *montagne du sauvetage* aura pris dans la suite une altitude mythique en rapport avec son rôle mystique. En effet, nous la voyous dans toutes les traditions diluviennes être une haute montagne, aux formes caractéristiques attirant les yeux ; la plus haute montagne de la contrée. Tous les *Ararats* légendaires remplissent ces conditions, le Masis d'Arménie comme les autres.

Quant à la question de la durée du phénomène, dans les deux textes, nous l'avons examinée en détail (ch. I) et n'avons pas à y revenir.[2] Il y a d'ailleurs un fait sur lequel les deux récits appuient et qui est inconciliable avec une hypothèse orogénique, c'est la *gradation* des phénomènes. Ils commencent, augmentent, atteignent un maximum d'intensité, puis décroissent et finissent. Le texte cunéiforme

[1] Comparez Dillmann, *Genesis*, 5e éd., p. 131 et 133.

[2] Comparez Delitzsch, *Neuer Commentar u. Gen.*, p. 165 et 166, où il prouve qu'il y avait au moins trois traditions différentes sur cette durée.

insiste sur la période de croissance, la Genèse sur la période décroissante. Le premier peint la terreur, le second prépare une fin optimiste. Mais un phénomène orogénique amène une déformation permanente : l'Atlantide, par exemple, n'a jamais reparu. Or, c'est ce que les deux textes désavouent expressément :

Col. III, 21. *A l'aurore du septième jour,.....*

23. *la mer diminua* (mot à mot : *se retira dans son bassin*). Haupt. *Exc.*, p. 74, in Suess, p. 24.

Gen. VIII, 1. *Mais Dieu,..... fit souffler un vent sur la terre, et les eaux commencèrent à diminuer.*

Nous ne reviendrons pas sur l'établissement proprement dit de la théorie sismique énoncée sous les numéros 2 et 3. M. de Foville ne lui oppose aucun argument saisissable, et, après ce que nous en avons dit, nous estimons que la conclusion de Suess substiste en entier : « Le phénomène naturel qui cause aujourd'hui les plus grands ravages, un cyclone accompagné d'un tremblement de terre, est aussi celui qui correspond le plus exactement à la description faite par Hasis-Adra du plus grand évènement naturel de l'antiquité. » (P. 23.)

Il faut seulement ajouter que la théorie sismique répond tout aussi bien au récit de la Genèse, ainsi que nous l'avons fait voir à plusieurs reprises.

M. de Foville est donc tout à fait mal venu pour prétendre que « cette conclusion s'appuie sur une interprétation assez complaisante de la mythologie chaldéenne, où M. Suess trouve toujours des personnifications d'agents naturels, très favorables à ses conceptions. » Ce reproche, qui semble mettre en doute un des procédés les mieux connus du style polythéiste, est du reste inoffensif à l'état de simple affirmation. Pour lui donner quelque valeur, il eût fallu montrer les passages où Suess exagère la personnification des agents naturels, afin qu'on pût les discuter.

Nous aurons, du reste, à revenir sur ce sujet avec un autre critique, et alors nous l'approfondirons.

De même, nous avons traité assez en détail la question des *avertissements* pour n'avoir pas à y revenir. M. de Foville, naturellement, met en doute l'explication qu'en donne Suess. Il accuse ce dernier de déployer à cet endroit « une perspicacité plus qu'ordinaire. » Comme c'est là son seul reproche et toute sa discussion, nous passons outre.

« Nous craignons fort, dit-il plus loin, qu'à son insu, l'éminent géologue ne soit le jouet d'un mirage, et ne voie dans son texte rien autre chose que le reflet des théories préconçues qu'il porte dans son esprit. L'élasticité de ce texte mythologique, incomplet, douteux sur beaucoup de points, ne serait-elle pas, encore plus que la haute antiquité qu'on lui attribue, le motif de cette préférence absolue qu'un géologue libre-penseur lui donne sur celui de la Genèse ? Malgré toute la largeur dont celui-ci peut être susceptible, il ne se prêterait certainement pas avec la même docilité que les tablettes cunéiformes à de si subtiles divinations. »

Voilà une critique qui, ne reposant sur aucun fait particulier, sur aucune difficulté déterminée de la question, n'a aucune valeur au point de vue scientifique. Ce n'est pas en se maintenant, et pour cause, dans le vague et les généralités flottantes qu'on amorce une discussion sérieuse. Mais dans un organe de vulgarisation, comme la *Revue des questions scientifiques*, cette manière de procéder est captieuse et il faut l'examiner.

En premier lieu, si Suess a pu se faire, avant d'étudier le texte cunéiforme, des « théories préconçues, » ces théories ne peuvent avoir d'autres bases que les textes plus anciennement connus de Bérose et de la Genèse. Mais alors, outre que ces deux textes sont trop pauvres en détails pour permettre l'établissement d'une théorie com-

plète et que celle de Suess découle visiblement du texte cunéiforme qu'elle suit pas à pas, nous avons montré que, soit Bérose, soit la Genèse, soit l'une quelconque des traditions antéroasiatiques, contient les éléments fondamentaux de la théorie sismique. Celle-ci n'a donc en quelque sorte pas besoin du texte ninivite pour naître et se défendre. Les idées préconçues que Suess aurait pu apporter à l'interprétation du texte cunéiforme provenaient donc nécessairement de documents qui, dans les grandes lignes, disent la même chose. Elles n'étaient donc pas préconçues quant à l'essence de la question, tout au plus quant à l'un des textes.

Quant à la préférence accordée au texte chaldéen, elle s'explique en partie par son abondance en détails sur l'essence de la catastrophe, comparée à la sobriété excessive de la Genèse, par son aînesse incontestable et surtout par le fait de son aborigénéité sur le théâtre de l'évènement, qualité incontestée aussi. Malgré cela, nous n'avons pas essayé de l'excuser entièrement ; au contraire, nous avons montré qu'elle serait inutile à un système de parti-pris, puisque la Genèse conduit au même résultat que le texte cunéiforme, et qu'elle est regrettable dans l'étude d'entière bonne foi qu'a faite Suess, parce qu'elle le prive de vérifications intéressantes. Mais, quoi qu'il en soit, une chose demeure certaine, c'est que la théorie sismique du déluge n'a pas besoin de se baser sur le texte chaldéen, un peu incomplet, sans doute, bien que sur des points de détail seulement, et un peu élastique, soit, quant au sens de certaines expressions. Les traductions récentes ont établi le sens de l'ensemble d'une manière certaine et on a vu que ce sens révisé s'écarte en somme bien peu de celui qu'avait adopté Suess. Le reproche « d'élasticité » n'est donc plus de mise, maintenant que douze ans d'études ont si peu modifié le texte incriminé. Mais surtout, la

théorie sismique n'a pas besoin que le texte cunéiforme soit isolé des autres récits diluviens, comme on a voulu le prétendre. Au contraire, nous venons de voir qu'elle repose sur le *consensus* des différents textes, dont aucun ne la combat. Le récit de la Genèse, dit M. de Foville, ne se prêterait certainement pas aux mêmes divinations, Par une bizarrerie de la langue française, qui en a beaucoup, « certainement » veut dire ici « probablement, » car M. de Foville n'a pas essayé ou, du moins, il ne nous fait pas part du résultat de ses tentatives. Nous avons essayé, et on se rappelle le résultat : La Genèse donne, comme le poème chaldéen, les deux bases essentielles de la théorie sismique, mais il ne faut rien lui demander de plus, aucun détail. Pourquoi ? Est-ce que, en descendant dans le détail, le texte biblique désavouerait la théorie sismique ? Nullement, c'est tout simplement parce qu'il n'en donne aucun, de détails, ni pour ni contre. Voilà pourquoi le texte biblique « se prête » moins bien que le chaldéen au développement du système de Suess, surtout en ce qui concerne le cyclone dont il ne dit pas mot. Mais le caractère maritime et surtout sismique de la catastrophe est tout aussi expressément indiqué dans la Bible. C'est, nous l'avons dit, par le trajet de l'arche vers le nord, de l'aval vers l'amont, donnée incontestable et indépendante du sens attribué aux *fontes abyssi* comme de la question de *miyam* ou *mayim*. Il ne s'agit donc pas de savoir si M. de Foville trouve ou non quelque chose de « scandaleux » dans l'idée d'une inondation venant de la mer (p. 601). La position des points de départ et d'arrivée, dans les deux textes, exclut toute autre supposition, il n'y a pas à sortir de là.

M. de Foville veut bien reconnaître (p. 602) que la cause principale du déluge placée dans une irruption de la mer ne répugne point au texte biblique. Il y a bientôt 50 ans, ajoute-t-il, qu'un protestant, très attaché au prin-

cipe de l'inspiration, le géologue écossais, Hugh Miller, a développé cette idée et interprété dans ce sens les expressions (Gen. VII, 11) *rupti sunt fontes abyssi magnæ.* Elles correspondent mieux, lui semble-t-il, aux effets qui s'ensuivraient de l'affaissement du sol d'un continent, selon l'hypothèse de Miller, qu'au jaillissement des eaux souterraines invoqué par Suess; et si Miller, dit-il, avait eu l'occasion d'argumenter sur le texte cunéiforme, un médiocre effort d'imagination eût pu lui suffire pour accommoder aussi à son sens les avertissements du dieu Ea.

Pour préférer l'interprétation de Miller à celle de Suess, il faut méconnaître complètement l'esprit des textes. Encore une fois, l'affaissement d'un continent, à la manière de l'Atlantide, ou de tout un rivage à la manière de la Sonde, n'est pas admissible pour le déluge, puisque les textes tiennent beaucoup à ce que la terre réapparaisse, même assez peu modifiée, dès le retrait des eaux adventives.

Nous ne pouvons donc pas partager du tout l'idée que semble se faire du déluge M. Faye, dans sa notice sur *Les grands fléaux de la nature.*[1] M. de Foville cite ce travail en le louant, c'est à ce titre que nous nous en occupons ici.

« Le déluge! dit M. Faye[2], c'est là le fléau le plus ancien dont les hommes aient gardé le souvenir. Presque toutes les nations placent un déluge en tête de leurs traditions.[3] Evidemment cette idée n'est pas de pure imagination; ce n'est pas une légende forgée après coup.[4] Si loin que les géologues placent la possibilité de ces phénomènes, il faut que les hommes aient existé longtemps auparavant et peuplé déjà la terre. »

« Aujourd'hui que l'on commence à se rendre compte

[1] *Annuaire du bureau des longitudes*, pour 1884, p. 741 et suiv.
[2] P. 757.
[3] Cette assertion est exagérée, voir notre *Déluge dev. la critique.*
[4] Pas quant au fond du moins.

des forces qui ont présidé à la formation du relief de nos continents, la question des déluges devient, ce me semble, plus intelligible. »

« A partir d'une certaine époque, où les pôles de froid firent leur apparition, le refroidissement du globe prit une allure particulière. Il procéda bien plus vite et plus profondément sous les mers en communication avec les pôles que partout ailleurs. Dès lors, sous ces mers, l'écorce solidifiée devient de plus en plus pesante. Le noyau liquide fut soumis en diverses parties à des pressions inégales. Pour le rétablissement de l'équilibre, il fallut que l'écorce moins épaisse en certains endroits se bombât progressivement. De là, un jeu continuel de bascule entre les divers fragments de cette écorce, tendant à élever de plus en plus les continents, à déprimer de plus en plus le fond des mers. Ces mouvements ne pouvaient s'opérer sur une surface déjà irrégulière et fissurée en sens divers sans produire, ici ou là, sur de très grands espaces, des alternatives d'abaissement et d'exhaussement d'une lenteur extrême, comme ceux qui existent encore de nos jours. Mais on comprend que, dans les premiers temps, alors que ces ruptures et ces bascules donnaient naissance aux grandes chaînes de montagnes, les phénomènes devaient se produire parfois plus brusquement et par à-coup ; de vastes lambeaux de l'écorce terrestre, depuis longtemps émergés et habités, ont pu s'abaisser rapidement de quelques mètres et laisser l'océan en balayer la surface. »

« Les hommes échappés à ces désastres en ont gardé une profonde impression sur laquelle se sont entées plus tard les plus curieuses légendes, celle de l'Atlantide, par exemple. C'est qu'aussi de tous les fléaux de la nature, aucun n'est plus effroyablement destructeur que celui-là. Même les tremblements de terre font moins de victimes. Ils laissent du moins subsister le sol qui nous porte, tandis

que les déluges l'engloutissent pour longtemps ou à jamais sous les eaux. »

« Mais aujourd'hui que l'écorce terrestre est consolidée, ou du moins que les bassins des mers ont acquis une forme à peu près définitive, ces mouvements de bascule semblent ne se développer qu'avec une lenteur extrême, sans effondrements subits, sans déluge en un mot. L'humanité n'en a plus revu depuis des temps très éloignés; il n'y a plus que des accidents de nature bien différente qui puissent produire sur une très petite échelle des invasions subites de la mer: ce sont les raz de marée amenés par les cyclones ou par l'action temporaire des volcans. »

« C'est ainsi que le delta du Gange a été plus d'une fois violemment balayé par la mer au passage d'un typhon, et que des provinces entières viennent d'être livrées aux eaux en un clin d'œil, dans les Indes néerlandaises, par les volcans de Java. »

M. Faye cite alors, comme exemple de déluge d'origine volcanique, la terrible catastrophe de la Sonde (p. 759) et rappelle les deux tremblements de terre qui détruisirent Lisbonne, en 1531 et 1755 (p. 791 et 792) :

« En 1531 comme en 1755, dit-il, le sol sous-marin, violemment secoué, souleva dans la mer des ondes énormes, un raz de marée gigantesque envahissant avec furie les côtes basses et engloutissant tout sur son passage. »

« Ainsi périt le petit-fils de Racine qui passait ce jour-là (le 21 novembre 1755) en chaise de poste sur la plage de Cadix. C'est le même phénomène qui s'est produit cette année (1884) dans le détroit de la Sonde et qui a détruit, en quelques minutes, la population d'Anjer et celle de la province de Bantam. »

Cette théorie, qui présente un mélange des systèmes de Dana sur le *géosynclinal* en voie de sédimentation active;[1]

[1] *Manual of Geology*, p. 748.

de Herschell, sur la prédestination au ridement qu'éprouveraient les régions échauffées, voire même ramollies, par l'accumulation des sédiments;[1] de Leverrier, sur l'effet diamétralement contraire qu'amènerait le refroidissement au fond des mers; enfin, d'Elie de Beaumont, sur les bossellements qui naîtraient, pour la lithosphère terrestre, en voie d'écrasement centripète, de son ampleur surabondante;[2] cette théorie, qui d'ailleurs confond le phénomène des bradyséismes, lié aux terrasses du Nord, avec le phénomène orogénique, nous engagerait, si nous voulions la discuter à fond, dans une série de questions extrêmement compliquées qui n'ont pas leur place ici, en particulier, dans le problème, obscur entre tous, de la formation des continents. Cette discussion n'est, du reste, pas nécessaire, et il nous suffira de quelques considérations simples pour montrer la faiblesse de ce système.

En premier lieu, il n'y a aucune raison de distinguer, dans le phénomène orogénique, deux périodes, l'une ancienne et plus active, l'autre récente et tranquille. Nous savons maintenant que les *crises* orogéniques, auxquelles sont dus les soulèvements montagneux et les effondrements pélagiques, se sont produites, de distance en distance, pendant toute l'existence du globe, à partir du moment où il fut revêtu d'une enveloppe solide. Chacune de ces crises donnait naissance à une mer, à un champ d'effrondrement continental ou à une chaîne; il y en a d'âge très différent, et il s'en faut de beaucoup que les anciens différassent sensiblement des récents au point de vue de leurs dimensions. En outre, il n'y a aucune raison de considérer l'écorce terrestre comme aujourd'hui *consolidée*, en ce sens qu'elle serait moins en butte que jadis aux causes de dis-

[1] De Lapparent, *Traité de géologie*, p. 1436.
[2] *Notice sur les systèmes de montagnes*, p. 1237 et 1239.

location. Ces causes se ramènent à une seule : la contraction par refroidissement du noyau interne. Or, le phénomène géothermique est là pour nous avertir que ce noyau possède encore une provision de chaleur très appréciable. Il faut qu'il la perde en entier, pour arriver à l'équilibre thermique avec les espaces ambiants. Alors seulement, le refroidissement cessera, et avec lui la contraction du noyau et la chute centripète de l'écorce. Mais l'écorce est mauvaise conductrice de la chaleur; l'échange dont elle est le siège est donc très lent : le phénomène orogénique n'est pas près de finir. Voilà ce qu'enseigne la théorie. L'observation confirme ce résultat : Elle nous montre le système alpin, formé au tertiaire, ne le cédant aux chaînes antérieures ni pour l'amplitude, ni pour l'énergie des efforts qu'il suppose. Il n'est pas vrai, non plus, que les bassins des mers aient acquis une forme à peu près définitive. Ici encore, nous sommes en présence de la *continuité* la plus marquée. Les contours des océans, comme des mers intérieures, ne sont pas tous du même âge. Ces dépressions se sont formées en plusieurs fois, par l'effondrement successif de compartiments séparés. Certains de ces effondrements sont de date très ancienne; en Scandinavie, ils commencent avant le silurien; il s'en produit à toutes les époques, et les derniers datent du tertiaire.[1] La période paléozoïque en a vu d'importants en Ecosse et au Spitzberg, les temps secondaires ont vu se fracturer la Scanie, et tout le nord de l'Europe présente des effondrements tertiaires ou post-tertiaires. Celui qui sépara l'Ecosse de la Norwège et forma la mer du Nord doit être très récent. Il ne remonte pas au delà du tertiaire et quelques géologues écossais, entre autres Judd, Peach et Horne, ont même prétendu qu'il avait dû se produire pendant l'époque quartenaire,

[1] Kjerulf et Brögger, in Suess, *Antlitz*, II, 65.

après la période glaciaire, c'est-à-dire depuis l'apparition de l'homme.[1] Dans ce cas, la nappe glaciaire du Nord, dont les traces se retrouvent tout autour de la mer germanique, se fut étendue sur un continent au lieu de combler, comme le pense M. de Lapparent,[2] les dépressions, très faibles mais préexistantes, de la mer du Nord et de la Baltique.

En outre, de nouveaux effondrements se préparent, comme en témoignent, dans la Méditerranée et en Islande, par exemple, les ébranlements sismiques qui se succèdent à courts intervalles sur les réseaux de fentes destinés à devenir les rivages futurs.[3] Cette activité sismique localisée témoigne de la prédestination de ces contrées à un état en quelque sorte permanent de dislocation, et établit la transition entre le passé paléontologique, le présent anthropique et l'avenir.

Pareillement, il n'y a aucune raison de croire que les phénomènes orogéniques aient dû s'accomplir jadis différemment d'aujourd'hui, plus brusquement ou plus violemment. Sauvée par la notion si féconde du *rapsodisme*, due à Suess, des exagérations quiétistes de quelques-uns, la théorie des *causes actuelles* de Lyell demeure le dernier mot de notre science géologique. La théorie et l'observation confirment chaque jour le grand principe de *continuité*, partiellement entrevu par Cuvier, et la géologie mécanique, comme la paléontologie, s'avoue régie par la grande loi de l'*évolution continue*. En dehors de là, tout n'est qu'hypothèses, qu'imaginations. C'est le cas du système de Faye, quand il distingue une période ancienne où les déluges étaient possibles et une actuelle où ils ne le

[1] *Antlitz*, II, 100.
[2] *Traité de géologie*.
[3] Vide ante.

seraient plus. En tout cas, si ces deux périodes avaient quelque réalité, ce n'est pas dans les temps anthropiques qu'il faudrait placer la limite qui les sépare. Le régime actuel des agents naturels, à supposer qu'il y en ait jamais eu un autre, remonte, nous en avons des preuves certaines, bien au delà de l'ère humaine.[1] C'est peut-être la conscience de ce fait qui se cache derrière les *jours* de la création biblique?

La théorie de Faye contient donc sa propre condamnation : Dans l'époque et sous le régime où nous vivons, dit-elle, un déluge comme elle les décrit n'est plus possible. Or, nous savons que cette époque a commencé avant les temps anthropiques. Donc, l'humanité n'a jamais pu voir de déluge dans le genre de ceux qu'imagine M. Faye. Et il n'y a plus aujourd'hui, il l'avoue lui-même, qu'une seule cause de déluge possible : les raz de marées, c'est-à-dire la cause sismique. Voilà, sans doute, comment il se fait que la conception chaldéenne du déluge aît pu être si bien exprimée à l'aide du panthéon babylonien, calqué sur les conditions météorologiques et géologiques actuelles. Voilà pourquoi, dans le récit naturaliste qu'en donne la Genèse, nous ne découvrons pas un élément qui ne figure dans la physique du globe de nos jours. Au reste, on ne saurait assez le répéter, les déluges à la façon de M. Faye engloutissent pour longtemps ou à jamais le sol éprouvé, tandis que nos textes insistent sur sa réappartion assez prompte. Nous ne pouvons donc partager l'opinion, plus que douteuse d'ailleurs en elle-même, de l'éminent astronome.

Mais rejoignons M. de Foville. « Si la basse Mésopotamie, dit-il (p. 603), avait été le théâtre d'une inondation

[1] Abstraction faite, bien entendu, de la période glaciaire qui paraît empiéter sûrement sur les temps anthropiques en Europe, mais qui est loin d'impliquer un régime causal foncièrement différent de l'actuel.

telle que le suppose M. Suess, pourquoi le poète chaldéen n'aurait-il pas revêtu des couleurs de cette émouvante catastrophe les souvenirs du déluge universel, quand il a voulu en tirer un chant de son épopée nationale? » A coup sûr, cette hypothèse est admissible; elle part de la notion bien acquise de l'*adaptation des mythes* et se rapproche beaucoup du système restrictif de Luken.[1] Il serait même possible de la confirmer par plus d'un exemple tiré du Nouveau-Monde. Mais elle rentre, en somme, dans la catégorie de ces hypothèses commodes, dont le principal mérite est d'être impossibles à vérifier. Et puis, supposant qu'il en soit allé ainsi, restent le texte biblique, celui de Bérose et les autres, qui confirment les points essentiels du récit cunéiforme, ceux, précisément, sur lesquels se base le diagnostic sismique de la catastrophe, M. de Foville supposera-t-il que le récit biblique est aussi un mythe adapté, du même genre?

Pour finir, M. de Foville repousse la dernière des quatre conclusions de Suess : « Les traditions des autres peuples (y compris l'hébraïque) n'autorisent aucunement à soutenir que l'inondation ait dépassé le cours inférieur de l'Euphrate et du Tigre, bien loin qu'elle se soit étendue à toute la terre » *(Sintfl.*, p. 68).

Cette question est de la plus haute importance, car la théorie sismique ne saurait rendre compte d'une inondation dépassant les limites de la Mésopotamie inférieure. C'est donc l'épreuve suprême. M. de Foville reconnait que la croyance à l'universalité *géographique* du déluge n'est imposée ni par le texte de la Genèse, ni par l'interprétation de l'Eglise. « Quant à l'assertion de M. Suess, dit-il, elle repose bien plutôt sur son sentiment que sur des preuves objectives que l'on puisse discuter. » Ce n'est pas

[1] Voir le *Déluge devant la critique* : L'Ecole universaliste.

tout à fait exact, et il ne suffit pas de repousser une opinion pour l'infirmer. Il aurait fallu, si ce n'est donner une réponse, au moins l'indiquer. Remarquons d'abord qu'il y a ici, mélangées, deux questions très différentes : l'universalité, ou tout au moins l'extension, du *cataclysme* et l'universalité, ou l'extension, du *souvenir*. La réponse à la seconde question est seule possible, puisque les traces géologiques font défaut; en outre, il n'y a qu'un petit nombre de cas particuliers où la solution de ce second point donne immédiatement celle du premier. Ainsi réduite à sa véritable signification, la question de l'extension du déluge devient un problème de critique historique, fort compliqué, du reste. Nous lui avons consacré tout un livre;[1] nous y renvoyons, nous contentant d'indiquer que le résultat de nos recherches se rapproche beaucoup plus de celui de Suess que de celui de M. de Foville.[2] S'il en eût été autrement de cette question préalable, la théorie sismique n'eût trouvé chez nous aucun crédit.

Terminons; après ce qu'on vient de lire, on comprendra que nous goûtions peu le terme d'*élucubrations* que M. de Foville applique (p. 603) aux idées de Suess. Il en est de même de quelques autres qualificatifs ironiques qui pourraient faire croire au parti-pris du critique et qui n'ont, d'ailleurs, rien de commun avec des arguments. Nous avons rendu à leur auteur le service de les passer sous silence. —

Critique du Père H. Jurgens. — Il commence par s'étonner que Suess ait pris l'interprétation géologique du déluge pour point de départ de son grand travail, l'*Antlitz der Erde*. Pourquoi, dit-il, prendre cet évènement, sur le caractère physique duquel on n'a pour ainsi dire aucune

[1] *Le Déluge devant la critique historique*, in-8° de 380 pages, Fribourg, 1893.

[2] Voyez notre chapitre : « La théorie sismique et l'extension du déluge. »

donnée, au lieu, par exemple, de l'un des séismes italiens que l'auteur a étudiés lui-même? A cette occasion, le Père Jurgens se fait le champion du système des phénomènes actuels et prétend que, par le point de départ qu'il a choisi, Suess se met en contradiction avec la méthode de Lyell. Il y a ici une confusion totale. Le chapitre consacré au déluge, quoique le premier de l'*Antlitz*, n'en est pas l'introduction; il ne sert nullement de point de départ aux chapitres suivants. L'ouvrage a une introduction formelle, qui porte ce titre, et qui précède le chapitre du déluge. Malgré cela, le plan de l'auteur exigeait que le déluge fût étudié et qu'il le fut en tête du livre, précisément pour suivre la méthode de Lyell. En effet, la géologie moderne, suivant en cela la tendance générale des sciences physiques à notre époque, s'est donné une *théorie mécanique* qui est devenue son principal objet, bien plus, le cadre général de tous les phénomènes dont elle s'occupe. Jadis, la géologie ne consistait guère que dans l'étude *stratigraphique* des terrains : la paléontologie appliquée et le catalogue des assises superposées. Cette étude était fort terre à terre. Un grand progrès a été accompli et la géologie a pris une envolée sans précédent le jour où l'idée de *causalité,* dont la recherche est l'essence des sciences, l'a pénétrée jusqu'aux moëlles. Ce jour-là est née la *géologie mécanique* ou *tectonique,* parce qu'on avait enfin compris que la cause de toutes les modifications subies par l'enveloppe du globe et par les organismes qui l'ont habité, l'habitent et l'habiteront, réside en fin de compte dans les *déformations* intimes de la planète. Ce principe fécond une fois conquis, les phénomènes mécaniques ou tectoniques sont devenus la préoccupation dominante des géologues, et l'*Antlitz* de Suess est un monument élevé à la gloire de cette tendance nouvelle, si profondément philosophique. Mais les phénomènes mécaniques se partagent en deux catégories : les

phénomènes anciens ou *orogéniques*, et les phénomènes actuels ou *sismiques*. Cela étant, la méthode de Lyell, que Suess, tout en protestant contre son exagération, est loin d'abandonner, veut que l'on commence par les phénomènes actuels. Voilà pourquoi Suess, dans la première partie de son livre, étudie les tremblements de terre et les volcans; dans la seconde, les montagnes; dans la troisième, les mers actuelles d'abord, puis celles des temps géologiques. Il fallait donc logiquement commencer par les tremblements de terre. Cela étant, une tendance dominante chez Suess, et que l'on ne saurait blâmer, le pousse à rattacher autant que possible la géologie à l'histoire, ou, plus exactement, l'histoire à la géologie qui, si souvent, la détermine. Voilà pourquoi l'auteur a tenu à étudier les phénomènes sismiques (ou qu'il juge tels) dont l'antiquité nous a légué le souvenir, avant de passer aux catastrophes analogues des temps actuels. Telle est, si nous l'avons bien comprise, la pensée du maître. On voit quelle ampleur de vues, quelle profondeur philosophique, elle comporte et combien tombent à faux les critiques dirigées contre son point de départ. Quant à penser que l'étude d'un séisme en pays de montagnes, comme les séismes italiens, eût jeté quelque lueur sur le déluge mésopotamien, c'est n'avoir aucune idée de l'influence prépondérante du *topique* sur les phénomènes de ce genre. Suess, on l'a vu, n'a pas manqué de consulter les phénomènes actuels, seulement il a eu soin de choisir ses parallèles dans des régions analogues à celles où les textes tendent à placer le cataclysme traditionnel. Enfin, pour ce qui est du manque presqu'absolu de données traditionnelles sur le cataclysme diluvien, c'était une objection spécieuse alors que personne n'avait pris la peine de la contrôler. Notre chapitre v est là maintenant pour montrer que la vérité est précisément l'inverse de ce que pensait le P. Jurgens. Il n'est pas vrai

qu'un petit nombre seulement de sources se prononcent sur le caractère physique du déluge. Au contraire, nous avons montré que presque toutes les traditions diluviennes renferment des données sur le processus de cet évènement, et que ces données sont nettement favorables à l'explication sismique. Il est faux également que le caractère physique de cette catastrophe ne puisse être déduit ou plutôt « deviné » que difficilement dans des textes d'un sens douteux. Notre chapitre III a établi que, à part quelques divergences secondaires, le sens général du récit cunéiforme était allé en se précisant de plus en plus par les révisions successives imposées au texte, et que ce sens général était devenu de plus en plus favorable à la théorie sismique. Quant à prétendre que cette théorie est arrivée à peine jusqu'à la probabilité, c'est une assertion que les parallèles anciens et modernes établis dans notre chap. II suffisent à renverser immédiatement.

Le P. Jurgens n'est pas plus heureux sur le terrain de la critique historique. Il affirme que, de tous les évènements qui ont atteint l'humanité depuis ses origines, aucun n'a laissé un souvenir aussi universel que le déluge et son caractère de châtiment divin, cela, en dépit naturellement de toutes les divergences secondaires inhérentes à la religion, aux habitudes et au génie propre des peuples narrateurs. Malheureusement, c'est tout le contraire qui est vrai. Nous croyons bien que le déluge est l'un des évènements les plus connus, le plus connu même, mais ce qu'il y a de certain, nous l'avons montré,[1] c'est que les trois quarts de l'humanité l'ignorent. Si cela s'appelle une tradition universelle par excellence, alors il faut vraiment, comme l'a fort bien dit Halévy, désespérer de la logique.

[1] *Le Déluge devant la critique historique*, p. 251 et suiv. ; voyez à ce sujet l'ouvrage entier.

Quant au caractère moral, c'est une question fort compliquée, que nous avons traitée ailleurs[1] et qui n'entre pas en compte dans la recherche de la nature physique de l'évènement. Sans doute, le caractère moral du déluge étant admis, et une fois prouvé que cet évènement fut un châtiment de Dieu sur une race impie,[2] l'explication physique proposée doit s'accorder avec ces prémisses, mais nous ne voyons pas qu'on puisse faire à la théorie sismique le reproche de manquer plus qu'une autre à cette condition. Le P. Jurgens reconnaît lui-même qu'il n'y a aucun danger à ce qu'on se trouve amené à une explication physique en opposition avec le caractère moral. C'est parfaitement juste, mais la raison qu'il en donne est fausse. Il invoque le peu de détails que les traditions diluviennes, les unes comme les autres, donneraient, à l'en croire, sur le processus de l'évènement. Le fond de sa pensée, c'est que les récits traditionnels sont trop imprécis pour favoriser une interprétation plutôt qu'une autre. Notre chapitre V a montré la fausseté absolue de cette assertion qui ne pourra plus être maintenue à l'avenir, quelque déplaisir qu'en aient ceux qui, pour un motif qui nous échappe d'ailleurs, tiennent à faire passer le déluge pour inexplicable. Il est parfaitement vrai que le point de vue moral était celui qui préoccupa le plus les peuples anciens. C'était conforme à la tournure des esprits à cette époque et l'allure des récits traditionnels en fait foi : ils pivotent autour de cette idée. Est-ce à dire que le côté physique de l'évènement fût complètement négligé ? Non pas. Les souvenirs positifs et les réminiscences du processus de la catastrophe que nous avons relevés en si grand nombre,

[1] *Le caractère naturel du déluge* (1892).

[2] Ce que des auteurs, même orthodoxes, à commencer par Motais (*Le déluge biblique*, 1885), ont nié.

même en dehors des récits proprement diluviens, prouvent, contrairement à l'opinion du P. Jurgens, que le côté physique avait été remarqné et même assez bien compris. Quant aux divergences que présente, d'un récit à l'autre, l'exposé de ce côté physique du souvenir, elles s'expliquent par le phénomène tout à fait général de l'*adaptation locale*. Ce phénomène, bien connu, a des lois qui permettent de prévoir la nature des déformations que subira forcément un souvenir traditionnel, en passant d'un milieu ethnique connu à un autre également connu. Or, on a déjà pu voir, dans cette étude et dans celles qui l'ont précédée, que nous sommes en mesure de remonter le cours des transformations subies par un souvenir diluvien, pour le reconstituer finalement dans ce qui dut être sa forme primitive. Les divergences actuelles dans la description physique du phénomène ne constituent donc qu'une difficulté en quelque sorte classique. Elles ne portent d'ailleurs que sur les détails, le fond des descriptions restant le même. En aucun cas, elles ne sauraient avoir l'influence perturbatrice que le P. Jurgens cherche à leur attribuer. Par contre, c'est faire trop bon marché de la description physique que de la regarder uniquement comme une addition postérieure au fond du récit. Elle est du même âge que tout le reste, il n'y a aucune raison pour qu'il en soit autrement. En somme, la critique, aussi bien que la géologie, se refuse à fournir contre la théorie sismique les objections qu'on s'efforce de lui demander.

Le critique entre maintenant dans le vif de son sujet. Aucune des traditions diluviennes que nous possédons, dit-il avec raison, ne constitue ou même ne renferme une description de l'évènement faite en vue de préciser ses causes ou sa nature physiques. Toutefois, les récits ne nous laissent pas absolument dans l'ignorance sur l'origine des eaux diluviennes. Le P. Jurgens entreprend alors l'énumé-

ration synthétique des agents de l'inondation, tels que les mentionnent les diverses traditions : Ce sont les sources de l'abîme, les écluses du ciel (soit la pluie), l'orage, l'ouragan, le débordement des canaux et des rivières, l'invasion de la mer. Mais cette énumération ne lui dit rien. Les sources de l'abîme n'ont pour lui aucun sens ; elles ne lui rappellent ni les Anûnnaki chaldéens, entrés pourtant, lorsqu'il écrivait, dans le domaine de la mythologie générale ; ni la conception encore plus connue du *tehôm* hébraïque, cette nappe d'eau continue qui était censée réunir les mers par-dessous les continents et alimenter, par une sorte de transsudation, toutes les sources et les réservoirs de la surface. Il ne réfléchit pas que, si le débordement des cours d'eau peut être causé par des pluies abondantes aussi bien que par une ondulation sismiqne du sol, par contre, la mer, incapable de crues, ne saurait envahir ses rivages qu'à la faveur d'une dénivellation sismique de ces derniers. Il est si persuadé que les traditions ne peuvent rien nous apprendre sur les causes du déluge que, de bonne foi, il n'y voit en effet rien du tout. C'est ce qui lui permet d'incriminer le procédé même de Suess, dans ses recherches. La supposition la plus immédiate, dit-il, la seule légitime même, c'est que le tableau le plus véridique sera formé des indications communes à tous les récits. Cela étant, la véritable marche à suivre eût été de voir si cet ensemble de données communes fournissait sur le cataclysme une idée générale susceptible d'interprétation physique. C'est parfaitement vrai, mais qu'est-ce que Suess a fait d'autre ? Qu'avons-nous fait d'autre nous-même, lorsque, au chapitre v, nous avons étudié l'une après l'autre les traditions diluviennes ? Le P. Jurgens ne l'a pas compris, car il accuse Suess d'avoir suivi une voie toute différente, parce qu'il a commencé par rappeler que, des divers agents d'inondations, les pluies sont forcément le moins actif, tandis que

les cyclones, et par-dessus tout les tremblements de terre, l'emportent de beaucoup en puissance dévastatrice. Mais, c'est là un fait acquis à l'expérience géologique. Sa constatation pouvait être un guide utile pour la recherche ultérieure, mais nous ne voyons pas qu'elle fût de nature à en compromettre l'impartialité. De fait, ce qui gêne le P. Jurgens, c'est de se heurter d'emblée à une proposition, inattaquable, il le reconnaît, mais qui rejette à l'arrière-plan les pluies, tout à fait incapables de jouer le rôle que leur assigne l'opinion vulgaire, mais si commodes pour envelopper tout l'évènement d'un nimbe mythique impénétrable à volonté. Nous avons fait voir, d'ailleurs (chap. v), que l'opinion vulgaire, attribuant aux pluies le rôle dominant dans le cataclysme, est tout à fait arbitraire. Elle n'a dans la tradition qu'un fondement illusoire, puisque tous les récits mentionnent également les eaux d'en-bas et que la plupart d'entre eux donnent même à ces dernières le rôle prépondérant.

L'essai de Suess, ajoute le critique, est avant tout exégétique, c'est-à-dire qu'il a pour mission d'expliquer les textes et non de présenter une hypothèse, quelque séduisante qu'elle soit. Son premier devoir est donc d'essayer de rendre compte des circonstances mentionnées par les récits. Si, après l'avoir essayé, il voit que c'est impossible, alors, mais alors seulement, il aura le droit d'abandonner la méthode déductive pour essayer de l'induction aprioristique. C'est parfaitement vrai, le P. Jurgens excelle dans l'art de poser des règles d'une justesse incontestable. Où il est moins fort, par exemple, c'est dans la critique proprement dite. Il est incapable de prouver que Suess ait manqué aux règles qu'il lui pose. Dans le cas particulier, nous avons montré que le principal mérite de la théorie sismique est précisément de rendre compte des textes avec une exactitude à laquelle nul autre système ne saurait

prétendre. Le reproche de lancer des hypothèses est absolument déplacé aussi, puisque c'est en suivant le texte ligne par ligne que Suess a établi sa théorie (voy. ch. I). Nous n'avons fait que suivre sa méthode dans notre étude des traditions (ch. V). Partant de ce point de vue erroné, le P. Jurgens est amené à une autre accusation dans laquelle il fait une confusion totale : Le procédé que nous venons de critiquer, dit-il, conduit Suess à négliger complètement la pluie, dont toutes les traditions parlent cependant. Et il pousse cette omission si loin qu'il ne voit même pas, dans le texte babylonien sur lequel il se base, l'annonce formelle de la pluie. Nous l'avons dit, il y a ici une confusion totale. D'abord, en commentant la ligne II, 42 du texte cunéiforme, et cela d'après Suess, nous avons parfaitement tenu compte de la pluie (ch. I, p. 46), quoique cette ligne n'en renferme pas une mention expresse. La prédiction de la pluie, à laquelle le P. Jurgens fait allusion, se trouve à la ligne, I, 40, mais elle n'y a été déchiffrée que depuis le travail de Suess. Haupt traduisait : *(Jusqu'à ce que vienne) le temps, où je te donnerai le signal.* Halévy a en effet : *Un soir il fera pleuvoir sur vous une pluie lourde ;* mais ce sens n'est pas encore absolument certain. Jensen traduisait : 36, *Alors il fera pleuvoir sur vous une riche bénédiction,.....* 39, *Ia a fixé un signe convenu, qui enverra la pluie renversante.* Jeremias a de même : *Lui* (Bel) *laissera pleuvoir sur vous une riche abondance,..... celui qui envoie la pluie renversante, (dans la nuit, il fera pleuvoir sur vous) une pluie terrible,*[1] de sorte qu'on ne sait pas bien si, dans ce passage, on a affaire à la pluie *nuisible* du déluge ou au contraire à une pluie *bienfaisante* destinée à plonger les Surippakites dans une sécurité trompeuse. La prédiction de la pluie, à laquelle le P. Jur-

[1] *Caractère naturel,* p. 76-79.

gens attache une si grande importance, est donc très douteuse. En tout cas, on ne saurait reprocher à Suess l'oubli d'une donnée qui ne figurait pas dans le texte tel qu'il l'avait sous les yeux. Quant à notre travail à nous, l'équivoque qui plane sur la ligne I, 40, nous empêche d'y voir une donnée positive devant être certainement rapprochée de II, 42.

Le second grief du P. Jurgens contre Suess, c'est que ce dernier ait basé son essai d'explication physique du déluge sur le texte cunéiforme seul, sans se préoccuper des autres récits traditionnels. A cela, il n'y a rien à répondre. Cette critique est juste ; l'œuvre de Suess présente là une lacune grave que nous avons reconnue d'emblée et que nous nous sommes efforcé de combler. Est-ce à dire que la théorie sismique elle-même en soit infirmée ? Aucunement, puisque l'étude du texte biblique, que nous avons constamment fait marcher de paire avec celle du document cunéiforme (chap. I), n'a fait que confirmer les déductions de Suess, et que l'examen des autres traditions diluviennes (chap. V) est venu leur apporter des confirmations aussi éclatantes qu'inattendues. Le reproche de Jurgens atteint donc le travail parliculier de Suess, mais la théorie sismique elle-même y échappe, puisqu'elle peut invoquer en sa faveur le concensus traditionnel auquel notre critique ajoute avec raison une valeur capitale. Le défaut en question, dans le travail de Suess, n'est d'ailleurs qu'un vice de forme qui perd beaucoup de sa gravité par le fait que le texte employé est la tradition diluvienne par excellence, celle qui, en bonne critique, doit faire foi avant toutes les autres. C'est ce qui explique l'appui général que lui apportent les autres récits. Aussi le P. Jurgens est-il complètement dans le faux quand il attaque la valeur du texte cunéiforme au point de vue de la critique historique. L'authenticité de ce texte se prouve par des motifs intrin-

sèques et extrinsèque que nous n'avons pas à rappeler ; elle est aujourd'hui hors de doute, la soupçonner c'est aller contre le sentiment unanime de la critique ou faire preuve d'une ignorance que nous préférons croire volontaire. Quant à sa clarté, le lecteur sait, sans qu'il soit besoin de le rappeler, qu'aucun autre récit diluvien n'en approche pour l'abondance et la netteté des détails.

De fait, le P. Jurgens est dans l'erreur quand il prétend (p. 7) que l'authenticité d'une relation historique n'est aucunement en rapport avec les détails qu'elle donne sur le fait qu'elle rapporte. Cela dépend de la nature de ces détails. S'ils sont tels qu'un récit authentique et aborigène sur le théâtre de l'évènement puisse seul les donner, leur présence est un signe non équivoque d'authenticité. Or, de l'aveu de tous les orientalistes, c'est le cas pour le texte de Ninive. Quant à prétendre que les détails donnés par ce texte sont essentiellement différents de ceux que portent les autres récits, c'est une illusion provenant de ce qu'on ne s'est pas donné la peine d'étudier dans leur ensemble les autres traditions diluviennes. Notre chapitre v est là pour dissiper cette illusion, et quant au récit biblique, qu'au fond le P. Jurgens a seul en vue, il faut n'en avoir fait qu'une étude bien superficielle pour croire que ses données sont si différentes de celles du texte cunéiforme. La conclusion du P. Jurgens est que cette divergence dans les détails, que le texte cunéiforme présenterait par rapport aux autres récits diluviens, est pour le premier un signe certain de formation tardive. Cette conclusion est insoutenable pour deux raisons. La première, c'est que le récit babylonien ne constitue pas du tout un terme à part opposé à un groupe qui serait formé par tous les autres récits diluviens. Ces derniers se rapprochent, tantôt plus, tantôt moins, du texte chaldéen, ils ne se ressemblent pas plus entre eux qu'ils ne lui ressemblent ; c'est lui qui est

le type commun dont les autres dérivent, ou du moins, c'est lui qui représente incontestablement avec le plus d'exactitude la tradition primitive plus ou moins corrompue dans les autres récits. La seconde raison, c'est que, bien loin de différer sur les détails, comme le croit le P. Jurgens, le texte chaldéen est au contraire avec les autres récits dans un accord remarquable que notre chapitre v a mis en relief et qui, loin de conclure à une opposition dans laquelle le texte de Ninive serait le dernier venu, dénote au contraire une filiation dont le récit cunéiforme, ou du moins la tradition chaldéenne, constitue le point de départ. Ce résultat est acquis à la critique et il entraîne immédiatement une conséquence importante, à savoir que le récit chaldéen n'est pas, ne peut pas être une adaptation locale d'un récit antérieur, comme le P. Jurgens voudrait le déduire de certaines données en harmonie évidente avec les conditions locales de la Mésopotamie. Le récit chaldéen est original et aborigène sur le théâtre de la catastrophe, c'est lui qui a servi de modèle à tous les autres ; ou bien ce récit est une imitation, une adaptation locale d'un souvenir plus général, mais alors ce dernier est un mythe cosmogonique d'une portée universelle.[1] Il n'y a pas à sortir de ce dilemme : la tradition diluvienne est originaire de Chaldée et se rapporte à un évènement local de ce pays, ou elle n'est qu'un mythe.

Poursuivant sa critique, le P. Jurgens se met à examiner l'un après l'autre les points principaux de l'argumentation de Suess. C'est le *point de départ* qui naturellement l'occupe d'abord, et il se demande si, du fait que Surippak, ville située sur le cours inférieur de l'Euphrate, à peu de

[1] C'est le résultat auquel on arrive en adoptant les localisations, évidemment mythiques, qui identifient l'Ararat à l'un des sommets de l'Asie centrale. Voyez ch. VII.

distance du golfe Persique, est indiquée comme le lieu où les dieux décidèrent le déluge (l. 11), on peut légitimement inférer que c'était la patrie d'Hasis-Adra et que ce fut le point de départ de l'arche. La question est importante, mais il nous paraît certain qu'elle doit être résolue affirmativement. En effet, Hasis-Adra est appelé Surippakite, soit « homme de Surippak » (l. 19). ce qui concorde avec les indications de la Genèse, fixant dans la basse Chaldée la résidence des patriarches térahites. En second lieu, si, à la ligne 30, le patriarche se préoccupe de la réponse qu'il devra faire au peuple et aux anciens de la ville, c'est que ceux-ci le verront construire et armer son navire, donc le point de départ de ce dernier ne pouvait être éloigné de Surippak. D'autre part, la ligne 34 indique que Hasis-Adra habitait Surippak, au moins à ce moment-là, puisque Ea lui prescrit de répondre aux moqueurs susmentionnés : « *Je ne resterai pas dans votre ville.* » A la vérité, le texte ne dit pas expressément que la ville de l. 34 soit Surripak, cependant tous les assyriologues l'ont compris ainsi et c'est en effet la seule supposition plausible, puisque, entre cette ligne et la ligne 11, où Surippak est mentionnée en toutes lettres, il n'est fait mention d'aucune autre cité et que, au contraire, la ligne 19 peut être considérée comme une réminiscence de l. 11, servant de lien entre celle-ci et les l. 30 et 34.[1] Ce n'est évidemment pas la certitude, mais c'est une illusion que de chercher la certitude en de telles matières. Il est des probabilités qui, une fois admises par les autorités compétentes, doivent en bonne critique jouer, jusqu'à preuve du contraire, le rôle de certitude, et ce n'est pas faire de la science que de se montrer dans ces cas-là plus difficile et plus pointilleux que les maîtres en la

[1] Les citations et les numéros correspondent à la traduction de Halévy.

matière. Le P. Jurgens commet une confusion lorsqu'il croit découvrir dans l. 185 une objection à ce que le point de départ et l'habitat primitif du patriarche fussent Surippak. Il y est dit en effet : « *Il nous emporta au loin et nous plaça à la bouche des fleuves.* » Ce n'est pas ainsi, dit Jurgens, qu'on parle d'un endroit qu'on a habité de longues années. Mais Surippak pouvait être sur le cours inférieur de l'Euphrate sans être à la bouche même des fleuves. Nous avons indiqué au chapitre I les raisons qui s'opposent à cette dernière hypothèse. De plus, ajoute Jurgens, Surippak n'était certainement pas si éloigné de la mer que la bouche des fleuve parût « *au loin.* » C'est ici que la confusion est complète : l'incident relaté par l. 185 est postérieur à l'abordage sur le mont Nizir ; par conséquent, le point par rapport auquel la bouche des fleuves paraît « *au loin,* » c'est le Nizir et non pas Surippak. L'objection se réduit donc à néant. Au reste, le P. Jurgens convient que l'emploi de l'asphalte comme moyen de calfatage, mentionné dans la Genèse comme dans le texte cunéiforme, oblige (et cela pour les motifs que nous avons fait valoir au chap. I) à fixer tout au moins en Mésopotamie le point de départ de l'arche. C'est déjà quelque chose, mais le trait capital de la translation du navire de l'aval vers l'amont ne s'en trouve pas nécessairement conservé. Le point de départ pouvant être n'importe où en Mésopotamie, tout dépend de sa position relativement au Nizir. Ceux qui tiennent à ce que le récit du déluge demeure obscur y trouveraient leur compte, si la Genèse elle-même ne s'était chargée de faire disparaître l'indétermination en fixant, non point en Mésopotamie d'une manière générale, mais dans la *basse Chaldée*, le séjour antédiluvien des Térahites. Cette remarque annule l'objection, juste du reste, que le P. Jurgens tire du fait que la construction de l'arche pouvait étonner tout le long de l'Euphrate, et pas seulement à son embouchure.

Une autre objection, qui, elle, se réfute toute seule, est tirée de ce que la Genèse et le texte chaldéen ne s'accorderaient pas dans la fixation du *point d'arrivée*, attendu qu'ils nomment respectivement l'Ararat et le mont de Nizir. Mais on sait déjà, et nous le montrerons bientôt avec plus de détail encore, que la position vraie de l'Ararat biblique n'est nullement déterminée. On ne saurait donc en faire un point de comparaison fixe, propre à servir de norme. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'adoption du « Grand Ararat » de l'opinion vulgaire suffirait à imprimer à l'ensemble du récit un caractère inévitablement mythique. Le P. Jurgens veut bien reconnaître d'ailleurs que « la donnée de la Genèse ne nous oblige pas nécessairement à adopter le Grand Ararat » (p. 9). La vérité tout entière est qu'il est impossible de l'adopter sans nier du même coup la réalité objective de l'évènement. Quant à affirmer, comme le fait notre critique, que l'Ararat de la Genèse est certainement autre que le Nizir du texte cunéiforme, c'est une assertion entièrement gratuite dans l'état actuel de nos connaissances, mais qui, nous le montrerons plus loin (ch. VII), a plus de chance d'être infirmée que confirmée par leur progrès. Comme le P. Jurgens le reconnaît, Nizir rentre en plein dans le cadre géographique de la tradition mésopotamienne; mais, bien loin d'être un indice d'adaptation locale postérieure, c'est un signe d'authenticité et d'aborigénéité, une forte présomption en faveur de l'exactitude de cette donnée. On peut en dire autant, et à plus forte raison, du fait que le récit tout entier se montre étroitement adapté au panthéon assyro-babylonien. Voir dans ce fait un indice d'adaptation locale tardive, comme le veut le P. Jurgens, c'est aller contre les règles les plus élémentaires de la critique, c'est de plus supposer sans aucune preuve un récit plus ancien dont dériverait la tradition chaldéenne, que tout tend à nous faire considérer comme originale et

primitive. Nous aurons certainement les critiques pour nous, si nous disons que ce trait comme le précédent, relatif au topique, sont au contraire les meilleurs indices d'aborigénéité que puisse présenter un récit traditionnel. Enfin, quand nous aurons dit que le P. Jürgens prétend déduire de ce dernier fait que la rédaction actuelle de l'épopée d'Izdubar est extrêmement récente et qu'elle ne saurait en aucun cas remonter plus haut que la Genèse, nous aurons montré avec quelle légèreté ce critique prend pour base de son système des résultats aussi peu établis, au point de vue scientifique, que l'est le monothéisme primitif, et nous aurons certainement persuadé ceux de nos lecteurs qui ont quelque idée de la mythologie comparée et de l'histoire des religions. Et, afin qu'on ne nous accuse pas de prêter à notre auteur des opinions qu'il n'avait pas, citons textuellement cette phrase que nous trouvons à sa page 11 : « Il est à peine nécessaire de faire remarquer, dit-il, que la forme polythéiste seule est la meilleure preuve que la tradition en question a subi des transformations tardives. » Et l'auteur essaie de persuader (sans démonstration du reste) que le polythéisme n'est autre chose qu'une corruption du monothéisme primitif.

Suess, suivant en cela les enseignements de la mythologie comparée relativement à cette période intermédiaire durant laquelle le fétichisme se transformait en polythéismes, voyait dans la forme polythéiste du récit chaldéen, la personnification des agents naturels dont la tradition avait conservé le souvenir. Le P. Jurgens ne veut pas en entendre parler. Il commence par établir une distinction, qu'il a la satisfaction d'emprunter à Max Muller, et qui, très juste en elle-même, ne s'applique pas ici, c'est la distinction entre la *personnification* et la *déification* des forces de la nature. Arrivé au point où nous le voyons dans les textes mythologiques de la Chaldée, le développe-

ment des idées religieuses avait depuis longtemps franchi ce point critique qui marque les commencements du fétichisme régulier. Quand le texte dit : « Ramman tonne », c'est parfaitement synonyme de « il tonne » ; « Samas marqua le temps fixé » signifie : « le temps fixé arriva. » C'est la forme polythéiste qui a succédé à l'élohisme primitif. On disait alors : « El tonne; El pleut; El vente », comme nous disons encore aujourd'hui : « Il pleut, il tonne, il vente », et cette manière élohiste de parler représentait en quelque sorte une condensation monothéiste de la conception fétichique primitive. De sorte que, à l'heure qu'il est, les verbes impersonnels par lesquels nous désignons les phénomènes météorologiques impliquent, si nous pouvons nous exprimer ainsi, un fétichisme monothéiste.[1] Cette manière de s'exprimer renferme à coup sûr le sentiment que les forces de la nature dépendent de la volonté divine, ou tout au moins que chacune d'elles est soumise à l'impulsion d'un *esprit* particulier. Mais il ne faut y voir que la conception générale du fétichisme, plus ou moins modifiée; il ne faut y chercher aucune intention d'indiquer, dans tel ou tel évènement, une intervention divine spéciale. C'est une forme usuelle du langage, qui n'enlève aux phénomènes décrits rien de leur caractère purement naturel et ne saurait à elle seule être exploitée, comme notre critique en a bien envie, en faveur d'une interprétation miraculiste. Nous avons parlé suffisamment, ici et ailleurs,[2] de la « voix » qui intervient dans la prédiction du cataclysme pour n'avoir pas à y revenir. Quant aux paroles que le texte met dans la bouche d'Ea, aux indications formelles qu'il donne sur la manière de construire le navire et sur le chargement qu'il devra prendre, au fait que l'ar-

[1] Cf. *Car. nat. du dél.*, p. 200.
[2] Voy. chap. I et le *Car. nat. du dél.*

che ait été établie contrairement aux usages locaux, tout cela s'imposait de soi-même à l'imagination du narrateur ; la profonde impression laissée par le cataclysme et la forme poétique du récit rendaient ces détails inévitables ; il n'y a aucune raison de n'y pas voir les phénomènes prémonitoires indiqués par Suess.

Le reproche d'adaptation locale tardive revient à propos des *porteurs du trône*, que Jürgens reconnaît comme caractéristiques de la Mésopotamie inférieure, et à propos du *débordement des canaux*. « La mention de ces canaux, dit le critique, témoigne encore une fois, et de la façon la plus certaine, de l'adaptation du récit traditionnel aux conditions postérieures du pays. Personne, en effet, ne soutiendra que le réseau de canaux, qui couvrait la Mésopotamie aux temps de la splendeur de Babylone et encore du temps d'Hérodote, ait existé déjà avant le déluge. En revanche, ces canaux étaient pour les générations postérieures un trait essentiel du pays qui leur devait sa richesse » (p. 14). Sans doute, si on pouvait fixer, ne serait-ce qu'avec un semblant d'approximation, la date de la catastrophe, et si, d'autre part, il n'était pas très probable que le récit, tel que nous le possédons, est bien postérieure à l'évènement et a pu, au cours des transformations qu'il a subies, être influencé par les conditions du pays au moment de telle ou telle transcription. Mais cela ne préjuge en rien l'authenticité et l'ancienneté de la tradition elle-même. En face des caractères d'aborigénéité qu'elle présente, de l'aveu même du critique, la supposition la plus immédiate et la plus vraisemblable c'est toujours, jusqu'à preuve du contraire, l'aborigénéité de la tradition. On sait, d'autre part, qu'au lieu de cette « preuve du contraire », l'étude critique fournit la confirmation raisonnée de cette induction *a priori*.

Même reproche de Jurgens à propos des *Anûnnaki*

(p. 15), mais il ne sait pas bien à quoi s'en tenir à leur égard. Les « fontes abyssi » de la Genèse lui paraissent devoir désigner plutôt la mer. Nous savons que ce sens n'est pas exclu de l'expression synthétique choisie par le Livre saint en vertu de son procédé général, mais que, d'après le témoignage des traditions parallèles (v. ch. v), il faut y voir avant tout les eaux souterraines. C'est-à-dire que l'introduction dans le débat des lieux parallèles confirme l'induction de Suess, basée sur deux textes seulement. Ici, plus que jamais, nous sommes en possession d'une véritable caractéristique locale, seulement cette caractéristique s'applique à toutes les plaines alluviales parcourues par un grand fleuve, et non pas seulement à la Mésopotamie, comme le dit Jürgens qui, en cela, a mal compris son auteur.

Il ne l'a pas compris non plus quand il lui oppose l'objection que voici : « Puisque la plaine de l'Euphrate réunit si admirablement les conditions requises pour une inondation sismique, comment se fait-il que ce phénomène ne s'y soit plus reproduit depuis le déluge ? C'est une preuve évidente que l'explication proposée ne vaut rien. » Cela ne prouve rien du tout. D'abord, on ne saurait prétendre qu'aucun phénomène de ce genre ne se soit produit en Mésopotamie depuis le déluge ; tout ce que nous affirmons, c'est qu'aucun d'eux n'atteignit des proportions comparables à celles du cataclysme historique et capables par conséquent d'en effacer le souvenir. En second lieu, ce que Suess trouve réalisé d'une façon particulière dans les plaines de la Chaldée, ce ne sont pas les conditions requises pour une inondation sismique, dont la première, la disposition au séisme lui-même, fait précisément défaut à tout le *Grand plateau désertique* méditerranéen.[1] C'est ce que

[1] Voyez dans l'*Antlitz der Erde*, la description de ce compartiment, depuis longtemps en équilibre, de la lithosphère terrestre.

nous disions plus haut (chap. II) en montrant que les séismes mésopotamiens ne furent pour la plupart que le contre-coup d'ébranlements périphériques. Ce qui est réalisé sur le bas Euphrate, c'est un ensemble de conditions tel que, un séisme étant donné, il puisse avoir pour effet une inondation dans le genre de celle que décrivent, avec un remarquable accord, toutes les traditions diluviennes. Mais, du séisme à l'inondation sismique, il y a un pas qui ne peut être franchi que par le concours d'un ensemble de circonstances toutes contingentes. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que la Mésopotamie, bien qu'éprouvée à plus d'une reprise par les tremblements de terre, n'ait pas revu d'inondation comparable au déluge historique.[1] Ce que nous venons de dire des séismes s'applique aux cyclones, mais nous en avons parlé assez pour n'y pas revenir.[2] Remarquons seulement, en réponse à la page 17 de Jürgens, que le cyclone pouvait bien amener un raz du golfe Persique, lorsqu'il soufflait du sud (ou par sa partie centrale soufflant dans cette direction). Au contraire, lorsqu'il se mit à souffler du sud-ouest (ou par son aile gauche soufflant ainsi), il ne pouvait amener autre chose que les trombes de sable balayées sur le désert de Syrie, puisqu'il n'avait pas passé sur la mer. C'est évident. Voir dans cette diversité de l'action éolienne un signe d'adaptation tardive, c'est donc tout simplement faire une confusion volontaire.[3]

Que dire, maintenant, de la phrase suivante, par laquelle le P. Jurgens clôt ses remarques sur le processus physique de l'évènement? « Après ce qui précède, dit-il (p. 17),

[1] Comparez encore ce que nous disions ci-dessus aux pages 149 et 169. Le côté psychologique de la question a une grande importance, et nous ne comprenons pas que le P. Jürgens ne l'ait pas senti.

[2] Voyez surtout les chap. I et II.

[3] Relire surtout nos pages 148 et 149.

nous sommes en droit de douter sérieusement qu'une inondation sur le plan de Suess soit même *possible* dans la plaine de l'Euphrate. » Cette phrase était sans doute destinée à produire un grand effet; nous espérons avoir prouvé qu'il ne suffit pas de se boucher les yeux pour avoir le droit de nier la lumière. Une autre assertion, qu'il faut discuter parce qu'elle a au moins l'air scientifique, consiste à prétendre que, pour établir sa théorie du déluge, Suess n'avait besoin d'aucun texte. Cela revient à dire que ce qu'il a fait, ce n'est pas de l'exégèse, mais de l'invention pure. Or, cette accusation se réfute d'elle-même : le lecteur n'a pas oublié que *c'est en suivant le texte ligne par ligne* que Suess a construit son interprétation. Qu'on veuille bien jeter un coup d'œil dans la *Sintfluth* ou dans notre chapitre premier, et on verra qui a raison, de Jurgens ou de nous. Ce dernier complète sa pensée en disant que « tout ce que Suess a tiré du récit cunéiforme, c'est le caractère local de l'évènement, ce qui d'ailleurs est le signe le plus certain de l'inexactitude de ce récit. » Cette phrase, répondrons-nous, est le signe le plus certain du vague dans lequel toute la question du déluge se présente aux yeux de notre critique. Si jamais il essaye de percer ces épais brouillards, il apprendra ce que contiennent au juste les sources de nos connaissances sur ce point, et il comprendra, peut-être, qu'un déluge universel étant physiquement impossible, d'autre part, les textes, à commencer par la Genèse, nous interdisant d'y voir un évènement miraculeux en lui-même,[1] un déluge local et même assez restreint demeure le seul que nous puissions nous dispenser de regarder comme un mythe. S'il tient à garder les positions traditionnelles, il fera donc bien d'abandonner, à la suite

[1] Voyez notre *Caractère naturel du déluge*, la conclusion.

de plusieurs bons esprits, la corde tout à fait usée de l'universalité.[1]

Un autre point, par exemple, où Jurgens est dans le vrai, mais dont il tire une conclusion fausse, c'est lorsqu'il dit que la théorie de Suess s'appliquerait aussi bien à n'importe quelle tradition diluvienne autre que la chaldéenne, la Genèse y compris. Si l'on réduit la question a ses véritables termes, aux traditions *réellement diluviennes,* le critique a raison et notre chap. v a donné (pour la première fois, d'ailleurs) la preuve documentée de ce qui n'est ici qu'une assertion en l'air. Mais qu'est-ce que ça prouve? Que la théorie sismique est une création *a priori* sans fondement dans aucun texte? Nullement. Ça vient tout simplement de ce que les diverses traditions *réellement diluviennes* dérivent toutes de la chaldéenne dont elles reproduisent, nous l'avons démontré, les traits essentiels. Voilà pourquoi le système de Suess, basé sur la tradition mère, s'adapte si merveilleusement aux dérivées. Qu'on essaye, par contre, de l'appliquer aux mythes *pseudo-diluviens* que possèdent plusieurs peuples, et on verra s'il a vraiment l'élasticité que Jurgens lui reproche.

On se souvient qu'un peu plus haut notre critique à voulu tourner contre le système de Suess le fait qu'une inondation comme le déluge ne s'était pas reproduite dans les temps historiques. Maintenant, il oublie qu'il a employé cet argument et, avec une merveilleuse logique, il suppose, toujours dans le but de combattre Suess (mais sans le prouver, naturellement) que le déluge, entendu à la manière du professeur viennois, a été surpassé ou tout au moins égalé dans la suite par d'autres catastrophes analo-

[1] Voyez les savantes recherches et les victorieuses répliques de MM. Motais, Robert et consorts, dans le *Déluge biblique*, la *Revue des Quest. scientif.* de Bruxelles, la *Controverse,* etc.

gues. Or, conclut-il, l'étendue et la vivacité du souvenir laissé par le déluge s'opposent à cette hypothèse, donc le déluge ne fut pas ce que Suess pense. Nous aurons la charité de ne pas insister, et nous bornerons à rappeler ce que nous avons dit plus haut des causes de la vivacité du souvenir diluvien, et ce que nous avons établi[1] touchant l'étendue de ce souvenir. Ces deux considérations, ramenant les choses à leurs véritables proportions, suffiraient à affaiblir beaucoup l'argument de Jurgens. Elles nous suffiront encore contre le suivant : « Quelle que soit, dit-il, la solution qu'on adopte pour la question de l'universalité du déluge, un point reste certain, c'est que plus on limite l'extension de ce cataclysme, plus on en réduit l'importance physique, plus aussi il devient difficile d'expliquer l'*universalité* de la tradition qu'il a laissée » (p. 18). Mais, si cette tradition est loin d'être universelle, l'objection tombe. Si, en outre, il est impossible d'attribuer à l'évènement en question « une importance physique et des limites » plus étendues, sans tomber dans le mythe, alors le système qui l'explique, en le prenant tel qu'il fut, rend à l'exégèse, même traditionnelle, un service signalé.

Ce que nous savons de la véritable importance ethnique du déluge, laquelle est loin d'être ce que pensait l'ancienne exégèse, nous permet de le concevoir avec la durée relativement courte que lui assigne le texte chaldéen, sans que, pour autant, il satisfasse moins bien au tableau qu'en trace la tradition bien comprise. Cette durée, plus courte que celle assignée par l'opinion traditionnelle, mais suffisante au point de vue de la critique, a l'immense avantage de rapprocher cette catastrophe des exemples historiques connus, de la rendre admissible au point de vue scientifi-

[1] Le *Déluge devant la critique* et l'introduction du chap. v, ci-dessus.

que et, par conséquent, de nous faire échapper au mythe. Tous les interprètes savent d'ailleurs que s'il est une catégorie de données sur laquelle il ne faille jamais chicaner, ce sont les chiffres, plus sujets que toute autre chose à s'altérer sous l'influence des transcriptions successives, du point de vue local, ou tout simplement de l'exagération mythique, cette plaie des données historiques lointaines. Dans les récits relatifs à la préhistoire, il faut de toute nécessité sacrifier les détails, si on veut sauver l'essentiel, la réalité du fait relaté. Heureux encore quand c'est possible à ce prix.

Ce que nous venons de dire des détails de l'évènement s'applique à son caractère essentiel. Nous avons démontré que le déluge fut *naturel dans le mode de sa réalisation* et prouvé, en nous basant sur les meilleurs interprètes, que ce caractère intrinsèque d'évènement non miraculeux est loin d'exclure le caractère moral. Le P. Jurgens lui-même était de cet avis quand il disait « que le caractère éthique ou moral est dans le déluge l'élément principal, mais que ce caractère moral, loin d'exclure le caractère *naturel*, l'implique au contraire. Dieu, disait-il, disposa l'inondation, qui devait fonctionner comme châtiment, pour l'époque et dans la mesure qui convenait à son but. Quant à la catastrophe elle-même, elle procéda de causes naturelles, *comme nous l'apprend l'Ecriture* (p. 3). » Il allait donc plus loin que beaucoup d'interprètes : le texte biblique ne fait mention d'aucun miracle, ce qui n'empêche pas les interprètes en question, si ce n'est d'en supposer formellement, du moins de croire que le silence du texte sur ce point ne préjuge pas la question. Le P. Jurgens, au contraire, regardait le texte comme positif et concluant en faveur du caractère naturel qui, disait-il, ne saurait être opposé à la signification morale de l'évènement. Il remarquait en outre (p. 4) que l'intention providentielle, ayant une fois disposé

les causes physiques de manière à produire le cataclysme vengeur, il n'était plus nécessaire que cette même Providence intervînt encore immédiatement dans sa réalisation. Maintenant, tout cela est oublié et notre critique, résumant sa manière de voir, affirme en le regrettant que la tendance générale du travail de Suess est de bannir du déluge tout élément surnaturel. Or, ajoute-t-il, cette tendance, légitime et même louable dans l'étude d'un phénomène naturel ordinaire, n'est plus de mise quand il s'agit d'un évènement que la tradition tout entière regarde comme extraordinaire. Les difficultés que Suess s'efforce de vaincre, dit-il encore, ne proviennent point du côté physique de l'évènement, mais bien de son caractère moral qu'on voudrait effacer, mais dont les traces renaissent d'elles-mêmes, au fur et à mesure qu'on cherche à les supprimer (p. 18). Nous voilà donc en pleine contradiction avec le caractère naturel affirmé si nettement plus haut. En outre, nous sommes dans le domaine de l'arbitraire, car Suess, on l'a vu, ne se préoccupe nullement du côté moral de la catastrophe, ni pour le prouver ni pour le nier. Et qu'on ne nous dise pas que nous comprenons mal la pensée de Jurgens ; il a convenu précédemment que le déluge avait été *réalisé* par le jeu des forces naturelles, or ce que Suess recherche, c'est uniquement le *mode* de cette *réalisation*. Jurgens est donc mal venu à lui reprocher sa tendance naturaliste. Sans doute, cette tendance domine le travail de Suess, mais c'est elle qui en fait toute la valeur. Le savant géologue se propose de chercher une explication scientifique et naturelle du déluge, de nature à satisfaire enfin les naturalistes. Pour y arriver, faut-il donc qu'il verse de nouveau dans les élucubrations miraculistes de ses devanciers ? De quelle valeur serait un travail entrepris dans un tel esprit ? C'est pourtant ce que Jurgens semble vouloir. Non seulement il se met en pleine contradiction

avec ce qu'il a dit précédemment, mais il oublie que chez la plupart des interprètes qui l'ont employé, le miracle ne jouait d'autre rôle que celui d'expédient pour sortir de situations embarrassantes.[1] Si le professeur viennois n'en a pas besoin, si sa géologie, supérieure à celle de ses devanciers, triomphe des difficultés qui les avaient arrêtés, c'est preuve que sa méthode est bonne, que ses conjectures sont ingénieuses. C'est une raison pour apprécier son essai, pour comprendre toute l'utilité qu'on peut en tirer, et non pas pour le critiqner d'une façon absolument illogique. En outre, et c'est le principal, l'affirmation sur laquelle se base Jurgens est fortement sujette à caution. Est-on bien sûr, répéterons-nous avec M. Motais,[2] que le déluge ait été regardé comme extra-naturel par toute la tradition ? Et, à supposer que cela soit, cette tradition était-elle à même de juger ce point en connaissance de cause ? Son témoignage a-t-il les caractères requis pour s'imposer ? Autant de questions que nous avons débattues déjà assez pour n'avoir plus à y revenir. On invoquera peut-être les textes diluviens eux-mêmes, et en particulier le poème cunéiforme, où l'intervention directe des dieux est expressément affirmée. Mais, outre que cette affirmation manque précisément dans la Genèse, nous répondrons (ce que chacun sait) que, dans les récits polythéistes, elle est une pure affaire de forme, une conséquence des idées païennes et du langage usuel formé sous leur influence. La personnification des forces de la nature est un procédé inhérent aux paganismes, ou plutôt un héritage du fétichisme dont ils dérivent. De leur personnification à leur déification, il n'y a qu'un pas et, quoiqu'on en ait dit, ce pas est bientôt fran-

[1] A l'appui de tout ceci, voyez notre *Caractère naturel du déluge*.

[2] *Le Déluge biblique*, passim.

chi grâce au sentiment de son infériorité qui saisit l'homme en face des grandes convulsions de la nature : *Primus in orbe deos fecit timor.* Au reste, pour ceux qui voient dans le récit de la Genèse le *correctif* des traditions ethniques, cet argument n'est même pas de mise : l'absence de toute affirmation miraculiste dans le texte biblique doit trancher le débat, quelle que soit, à ce point de vue, l'attitude des autres récits.

Mais n'ayons pas l'air d'éviter la discussion dans ce qu'elle a de plus intéressant, de plus positif, son côté critique. Voici à quel résultat nous arrivons :

Les souvenirs réellement relatifs au déluge biblique, réduits par la critique la plus consciencieuse au groupe antéroasiatique formé par la tradition mésopotamienne originale, jouant le rôle de souche, et par les versions hébraïque, phénicienne, syrienne, arabe, phrygienne et arménienne, qui en dérivent comme autant de rameaux, incarnant peut-être chacune un courant primitif différent de la tradition-mère, ce qui expliquerait leur affinité essentielle en même temps que leurs différences secondaires, ces souvenirs, disons-nous, se partagent, au point de vue de leur forme religieuse, qui est ici l'élément important, en deux grands groupes : les récits polythéistes et les récits monothéistes. Les premiers doivent, dès l'abord, être retirés du débat, car, nous le répétons, l'explication des phénomènes naturels par l'intervention directe et incessante des dieux, constitue le procédé littéraire de ces récits, sans qu'on puisse le moins du monde en conclure à une action surnaturelle véritable. Ce mode d'exposition provient tout à la fois de l'ignorance complète où on était alors des lois de la nature, et de l'esprit même du paganisme, de sorte qu'il est très malaisé, en général, pour ne pas dire impossible, de débrouiller, dans les textes de ce genre, ce qui a été attribué à tort ou à raison à une action extra-naturelle.

Malgré cette tendance principielle, du reste, il s'en faut que tous les récits polythéistes du déluge le représentent comme le résultat d'une intervention divine directe. Il y en a qui indiquent formellement l'action d'agents naturels. Restent les textes monothéistes. Or, *il n'y en a pas un qui ne représente le cataclysme comme procédant de causes physiques.* La plupart même indiquent ces causes plus ou moins explicitement.[1]

Mais, parmi les récits monothéistes du déluge, un seul a vraiment de l'importance, soit au point de vue religieux, soit au point de vue critique, c'est celui de la Genèse. De fait, c'est sur lui que le débat s'est toujours localisé, et c'est là, en somme, que Jurgens veut en venir. Ceux qui ont soutenu le caractère intrinsèquement miraculeux du déluge étaient des chrétiens orthodoxes et c'est toujours sur la Bible qu'ils ont prétendu s'appuyer. Or, là, précisément, a été leur grande illusion.

Partout, en effet, où l'on peut comparer la cosmogonie ou la préhistoire bibliques avec les parallèles babyloniens, phéniciens ou éraniens qui, peut-être, influèrent sur elles, on trouve que la donnée biblique est une sorte de minimum, une quintescence, comparée aux récits étrangers. Ceux qui regardent comme prouvée la dérivation des récits génésiaques en question d'originaux polythéistes à ce moment-là, sont unanimes à reconnaître dans le livre hébreu le résidu d'une épuration effectuée par un ensemble de précautions négatives. Le strict nécessaire, le fait pur et simple, avec sa vraie cause et ses conséquences essentielles, a été conservé ; tout le reste a disparu. L'appareil mythologique est impitoyablement sacrifié, cela va sans dire. Par cela seul, le récit gagne énormément en vraisemblance et en sublimité, mais, ce qui est curieux, sans rien perdre, en

[1] Voyez ces textes et leur examen détaillé, dans notre ch. v.

poésie et en énergie épique. Le fond véridique des vieilles légendes se dégage, en général, dans la Genèse, du vêtement mythique qu'il avait pris en vieillissant ; toutes ces végétations parasites disparaissent et l'histoire se montre dans l'éclat sobre de la vérité.

Or, et c'est là le point important pour nous, l'un des passages où cette différence caractéristique est le plus sensible, c'est précisément le récit du déluge. Que l'on considère. en effet, le récit biblique comme émanant d'une manière indépendante de la tradition chaldéenne orale et primitive, on comme une transcription amendée du texte cunéiforme lui-même, un fait demeure, qui est de la plus haute importance bien qu'il semble avoir été peu remarqué : *Tandis que la conception chaldéenne du déluge était surchargée de merveilleux sous forme d'interventions divines directes, le récit génésiaque en est entièrement exempt dans ce qui concerne la réalisation elle-même de la catastrophe.* Il ne fait mention d'aucun miracle dans la production du cataclysme, au contraire, il indique expressément les causes physiques qui entrèrent en jeu. Les autres récits monothéistes procèdent de même, mais aucun n'atteint la sobriété de la Genèse. Or, cette sobriété, ce naturalisme dans la manière de concevoir les phénomènes naturels, est, à lui seul, une garantie de véracité.

Rien, en effet, ne fait sentir à l'homme sa petitesse et sa dépendance comme les grands cataclysmes de la nature. L'écrasante impression d'impuissance qu'ils produisent saisit même l'homme civilisé et instruit qui comprend les phénomènes dont il est témoin. Que sera-ce pour le sauvage ou le barbare ? Rien d'étonnant, dès lors, à ce que les catastrophes incomprises soient regardées par eux, non seulement comme les instruments de la colère divine, mais comme les actes directs d'un dieu courroucé. Tel est, en effet, le point de vue des vieux récits polythéistes. Dans la

Bible, rien de pareil. Chaque fois que les hagiographes empruntent aux mythes étrangers ou à la tradition populaire nationale le récit d'un fait de l'ordre physique, ils s'efforcent d'en bannir autant que possible le surnaturel adventif et de rétablir les faits dans leur vérité et leur simplicité naturelles.

En somme donc, le récit biblique du déluge est de tous les récits diluviens le plus naturaliste. Parmi les textes qui remontent (si ce n'est dans leur forme actuelle, au moins quant aux traditions qu'ils renferment) à l'époque préhistorique, et à ce titre méritent le nom de sources, il est le seul qui ne fasse pas mention expresse de l'action directe de Dieu dans la réalisation du cataclysme, le seul qui l'attribue formellement à des causes naturelles. Il n'y a pas un mot à en retrancher, et presque rien à y ajouter, pour avoir l'explication scientifique du phénomène. Quant au texte cunéiforme, il faut le dépouiller de sa gangue mythologique pour y comprendre quelque chose, et ce n'est qu'une fois réduites à ce minimum, très riche d'ailleurs, que ses indications combinées avec celles de la Genèse forment l'admirable ensemble dont Suess a su, par un trait de génie, déduire la théorie sismique du cataclysme. Ce minimum, le texte biblique le donne d'emblée; prétendre s'appuyer sur lui pour soutenir le caractère intrinsèquement miraculeux du déluge, c'est donc être victime de la plus complète illusion.

Voilà où nous conduit l'étude des textes ; on voit quelle distance sépare ce résultat laborieusement acquis de l'affirmation hasardée de Jurgens. Il n'est pas exact que « la tradition tout entière regarde le déluge comme un évènement extra-naturel. » C'est plutôt le contraire qui est vrai. Après cela, il est évident que le reproche adressé à l'étude de Suess, d'avoir pour unique mobile la crainte du surnaturel, tombe complètement à faux. Nous avons du reste

pour principe d'accorder peu d'attention à ces phrases à effet destinées, en réalité, à masquer le vide de l'argumentation. Nous savons bien qu'il est de mode. chez un groupe nombreux de naturalistes modernes, de dédaigner le côté historique et philosophique de leurs études, mais nous avons eu la consolation de rencontrer la tendance opposée chez quelques-uns des maîtres de la science.[1] En tout cas, nous étions loin de nous attendre à trouver cette disposition matérialiste et positiviste chez un théologien. C'est pourtant le cas de Jurgens quand il doute qu'un essai exégétique dans le genre de celui de Suess puisse être d'aucune utilité à la géologie (p. 19). Ce sera, au contraire, la gloire de l'école autrichienne d'avoir relevé l'étendard de la géologie historique et de marcher, par les Neumayr, les Diener, les Hœrnes, dans la voie féconde inaugurée par Suess, notre maître à tous.

Remarquons enfin l'ignorance complète où notre critique semble être du côté mythographique de la question, quand il confond les traditions *réellement diluviennes* avec les *pseudo-diluviennes* et tire de ce gâchis intentionnellement favorable à la thèse, cent fois convaincue de fausseté, de la tradition universelle, la superbe accusation que Suess manque complètement de sens historique.

Dans sa conclusion (p. 19), Jurgens revient sur l'idée principale pour déclarer que son intention n'est point de rejeter du déluge tout élément physique et naturel. Seulement, il ne lui semble pas que le récit biblique, ni aucune des autres relations du cataclysme, fournisse les données nécessaires pour entreprendre la recherche des causes et de la vraie nature de cette catastrophe. Enfin, il déclare

[1] Nommons seulement Suess, d'abord, puis le prof. Heim, de Zurich, qui a bien voulu honorer nos études de son entière approbation.

que le but spécial de son travail était de démontrer que le texte chaldéen n'appuie en aucune façon la manière de voir de Suess. Nous sommes désolé d'être de l'avis diamétralement opposé, mais nous avons démontré que, malgré les corrections de détail qu'a reçues, depuis, la traduction sur laquelle Suess se basait (ch. III), le poème cunéiforme et la Genèse sont, pour qui veut bien les comprendre, beaucoup plus explicites qu'on ne le pense généralement. Les données réunies de ces deux documents sont extrêmement précises et nous persistons à voir dans l'essai de Suess, non seulement un système d'explication fortement appuyé par le texte chaldéen, mais la seule interprétation jusqu'ici proposée qui puisse s'accorder avec les deux principaux récits, l'hébraïque et le babylonien. Cette affirmation et la preuve que nous en avons donnée (ch. I) s'étendent aux autres traditions diluviennes (ch. V).

Pour en finir avec Jurgens, relevons sa dernière phrase, dans laquelle perce le désir, partagé malheureusement par plus d'un interprète, d'éloigner les naturalistes des questions bibliques et de réserver celles-ci, même quand elles sont de nature mixte, aux théologiens seuls. Nous ne pouvons admettre, pour notre compte, un tel excès de timidité dans l'exégèse , nous croyons que ce n'est pas là comprendre son temps et nous applaudissons, au contraire, la tendance diamétralement opposée, infiniment plus propre à dissiper toutes les obscurités et tous les malentendus, qui anime certains recueils, comme la *Revue des questions scientifiques* de Bruxelles, et qui inspira, il y a bientôt deux ans, la fondation de la *Revue thomiste*. —

Critique de M. Neumayr [1] — Cet auteur, habituellement favorable à Suess, l'est encore ici. Il ne fait guère que le citer en l'approuvant. Seulement, p. 295 *h*,, il dit que

[1] *Erdgeschichte*, I, 292-295 (1886).

toutes les traditions ne s'accommodent pas d'une vague sismique, et il fait ressortir le côté atmosphérique de l'explication de Suess. Il ne dit pas, ce qu'il faudrait précisément savoir, c'est-à-dire quelles sont les traditions qui y répugnent, et en quoi elles y répugnent. Présentée sous cette forme, l'objection est absolument vide, notre chap. v y a d'ailleurs répondu suffisamment. En somme, le critique maintient l'interprétation de Suess, quitte à donner le rôle principal aux agents atmosphériques que cette explication comporte. C'est une erreur basée sur l'ignorance d'une partie de la tradition diluvienne et sur l'interprétation erronée de l'autre. —

Critique de A. Dillmann.[1] — Cette critique, plus faible qu'on n'aurait eu le droit de l'attendre de l'illustre professeur de Berlin, peut se résumer en quelques mots : Le sens du récit cunéiforme serait trop peu sûr[2] et sa forme poétique prêterait trop à l'arbitraire pour qu'on puisse ajouter créance à l'explication de Suess basée sur ce texte. Cette interprétation elle-même serait artificielle ou fantaisiste dans plusieurs de ses parties, et s'accorderait mal avec le point d'abordage fixé dans le Nizir, comme aussi avec l'époque de l'année que le texte assigne à l'inondation. C'est le onzième mois, c'est-à-dire le moment où le Tigre-Euphrate entre en crue. Or, dit le critique, cette époque suggèrerait plutôt une autre cause; il veut dire qu'elle doit faire songer à une inondation fluviale. Tous arguments que nous avons discutés à fond. La vérité est que la théorie sismique seule peut rendre compte de l'abordage au Nizir, en amont du point de départ, tandis qu'une inondation fluviale ne saurait expliquer ni cette circonstance, ni le rôle (prépondérant) joué dans le cata-

[1] *Genesis*. 5e éd. (1886), p. 135 ; 6e éd. (1892), p. 134 et 135.
[2] Cf. ch. III ci-dessus.

clysme par la mer et les eaux souterraines. Dillman reconnaît d'ailleurs, comme il appartient à un critique de sa force, qu'une inondation sismique-cyclonienne de la Basse-Chaldée, « des babylonischen Meerlandes », a pu suffire pour donner naissance à la tradition diluvienne, même avec l'extension que la critique moderne a reconnue à cette dernière. Voilà qui vient bien, en réponse aux scrupules critiques de Jurgens. Où notre critique est dans l'erreur, par contre, c'est lorsqu'il prétend que la physionomie des traditions autres que la chaldéenne rendrait plus probable une inondation entièrement continentale, supposition à laquelle le texte cunéiforme se prêterait tout aussi bien, et qui rendrait également compte du souvenir traditionnel d'ensemble. Nous prions le savant professeur de lire avec attention nos chap. I et V, et nous ne doutons pas qu'il ne revienne de sa première impression.

Ailleurs,[1] le même critique, se basant déjà sur le point d'aterrissage, qu'il trouvait trop septentrional, et sur l'époque attribuée au cataclysme, prétendait que le récit chaldéen n'était autre chose que l'adaptation locale à la Babylonie d'un souvenir de provenance étrangère. Suess n'a pas eu de peine à répondre d'abord que le cyclone et le tremblement de terre qu'il suppose n'ont rien à faire avec les crues périodiques des rivières, et n'ont par conséquent aucun motif de se produire plutôt à ces époques-là. En second lieu, nous avons montré que la théorie sismique seule rend compte d'un abordage aussi septentrional. Voir dans cette dernière donnée une conséquence de la tradition sur l'origine septentrionale de l'humanité post-dilu-

[1] Aug. Dillmann : Ueber die Herkunft der urgeschichtlichen Sagen der Hebräer ; Sitzungsber. d. k. preuss. Akad. d. Wiss., Berlin 1882, XXI, p. 436-439, — in E. Suess : Die Sintfluth. p. 29 et 71.

vienne, supposer, par le fait, que cette tradition devait se retrouver en Babylonie et en conclure avec certitude que la tradition diluvienne venait d'ailleurs, tout cela c'est se perdre en conjectures faute, comme le disait Suess, de comprendre la vraie nature du cataclysme. Et puis, nous posons toujours la même question : Si la tradition diluvienne n'est pas aborigène en Chaldée, d'où y est-elle venue? De l'Inde, dont les deltas pourraient assez bien se prêter aux circonstances du récit cunéiforme? Nous savons que non, et que, s'il y a eu échange, c'est en sens inverse. Il ne reste donc que l'Iran ou l'Asie centrale, régions où le souvenir diluvien manque ou a été importé pour y prendre, dans ce dernier cas, des allures entièrement mythiques qui s'expliquent par le fait qu'une inondation de quelque importance est impossible dans ces pays-là.[1] —

Critique de F. Delitzsch — Elle est entièrement favorable à la théorie sismique et se réduit à la seule proposition suivante : « Personne jusqu'ici n'a, à ma connaissance, donné du processus du déluge une idée plus exacte qu'Edouard Suess dans son étude géologique sur ce sujet. Combinant les données du texte biblique et celles du récit babylonien, il arrive aux conclusions suivantes. » Delitzsch reproduit alors, sans aucun commentaire, les conclusions qui terminent la *Sintfluth*.[2] —

[1] Les critiques qu'on vient de lire, adressées par Dillman à la théorie sismique de Suess, sont repoussées par Paul Haupt (*Americ. Journ. of philol.*, 1889. — *The dimensions of the babylonian ark*. Ibidem, vol. IX, n° 4. — *The O. T. Student.*, Ibidem, vol. III, n° 3.) dont l'autorité en ces matières ne saurait être contestée. Dillman lui-même y renonce presqu'entièrement dans la 6e édition de sa *Genesis* (1892), p. 134 et 135.

[2] Cf. *Op. cit.*, p. 166, où Delitzsch introduit la théorie sismique dans l'exégèse du texte biblique, et p. 165, où il montre qu'il y avait au moins trois versions différentes, réparties à l'heure qu'il est entre le récit babylonien et les deux récits génésiaques, sur la

Critique de R. Hœrnes. — L'éminent professeur de Graz, séismologue de profession, ne pouvait manquer d'être touché par la force des arguments à l'aide desquels son illustre collègue de Vienne fondait la théorie sismique du déluge. Aussi sa critique, très judicieuse, ne porte-t-elle que sur l'un ou l'autre point de détail. C'est plutôt un exposé qu'un examen du système de la *Sintfluth.*

Tout d'abord, Hœrnes se montre parfaitement au courant du côté critique de la question, lorsqu'il établit avec netteté la distinction entre les traditions *réellement diluviennes* et les *pseudo-diluviennes,* comme nous les appelons, puis entre les *réelles aborigènes* et les *réelles importées,* enfin entre les souvenirs *historiques* et les créations purement *mythiques.* Il a soin de ne pas oublier l'*adaptation locale,* si puissante pour déformer l'histoire comme le mythe, et, de cette distinction parfaitement à la hauteur de la critique moderne, il tire naturellement la conclusion juste que les traditions ethniques ne fournissent aucunement à la théorie du déluge universel l'appui qu'on a voulu leur demander. L'étude critique de ces traditions a donné, au contraire, un résultat diamétralement opposé; elle a montré, ce qu'on pouvait à peine pressentir, que de tous ces souvenirs d'inondations, un petit nombre seulement se rapportaient au déluge biblique et qu'en outre, parmi ces derniers, un seul, la tradition chaldéenne, était original et aborigène sur le théâtre du cataclysme.[1] La théorie de l'universalité, qui depuis pas mal de temps déjà n'avait plus rien à espérer de la géologie, se voyait donc privée de son dernier appui, celui qu'à tort elle attendait de la

durée du déluge. Cela montre, comme nous ne cessons de le répéter, que ce genre de données doit absolument être écarté des controverses, attendu que l'exagération mythique est certainement la cause principale de leurs divergences.

[1] Voyez le *Déluge devant la critique.*

critique historique. Mais un second résultat avait été obtenu en même temps : Puisque la tradition chaldéenne était seule originale et aborigène, c'est que la Chaldée seule avait été le théâtre du déluge. Ainsi la critique, réduisant à ses véritables limites l'extension du cataclysme, préparait la solution complète et définitive que Suess devait donner en assignant au phénomène le processus nécessaire et exclusif qu'il avait dû avoir, étant donné son topique et les circonstances diverses mentionnées par les textes qui le racontent.

Une objection, ou plutôt un semblant d'objection, restait contre la localisation complète de l'évènement. C'était la donnée de Bérose prétendant que, de son temps encore, il subsistait des restes de l'arche dans les monts gordyéens. Cette allégation paraissait peu digne de foi, étant donné qu'entre le déluge et Bérose l'intervalle de temps était, sans aucun doute, plus grand qu'entre Bérose et nous. Cependant, elle n'était pas, pour autant, scientifiquement réfutée. Cela ne pouvait tarder et, en effet, W. Branco a montré, avec tous les détails requis, que la donnée de Bérose n'était qu'une fable sans aucun fondement sérieux.[1] A plus forte raison, faut-il en dire autant des « découvertes de l'arche », sur le mont Ararat ou ailleurs, que des journaux à court de copie s'amusent de temps en temps à proclamer pour la facile édification des âmes simples.

Pour en finir avec le côté critique, Hœrnes remarque que les aventures du héros Izdubar (Nimrod?), racontées dans l'épopée cunéiforme, reposent certainement sur une donnée historique, bien que l'assimilation aux signes du zodiaque leur donne une ressemblance allégorique avec le

[1] W. Branco : Das angebliche Wrack der Arche Noae nach des Berosus und Anderer Mittheilungen. *Jahreshefte des Vereins für vaterländische Naturkunde in Würtemberg*, 1893.

cours du soleil. Ce n'est pas une raison pour n'y voir qu'un mythe solaire; la forme, comme dans la plupart des récits antiques, mais la forme seule, est mythique. Le fond est historique, et ce caractère de l'ensemble du poème se retrouve dans ses différentes parties, entre autres dans le récit du déluge.

Passant maintenant au côté géologique, Hœrnes cite, en y adhérant, la phrase par laquelle Jensen terminait sa révision du texte cunéiforme :[1] « Quoiqu'il en soit, disait cet auteur, Suess a certainement raison sur le point principal de sa théorie, l'origine avant tout marine du cataclysme. En effet, si on s'est trompé en voyant dans certains passages du texte des phénomènes qui, en réalité, n'y figurent pas, en revanche il est certain qu'on peut reconnaître ces mêmes phénomènes (en majeure partie, au moins) dans d'autres endroits du récit. »[2] Ce serait donc une simple transposition; nous savons qu'il n'en est pas tout à fait ainsi, mais nous n'avons pas à revenir sur les révisions apportées au texte cunéiforme. Il nous suffit de constater le peu d'influence que leurs auteurs eux-mêmes leur attribuent sur le sens général du récit. C'est exactement ce que nous disions nous-même. Pour la révision de Jensen, en particulier, nous avons montré que, malgré les apparences de bouleversement qu'elle jette, au premier abord, dans la théorie de Suess, celle-ci n'en est modifiée, en réalité, que sur des points secondaires, tandis que son résultat général, le caractère sismique du phénomène diluvien, ressort plus net et plus précis encore du texte amendé.[3]

Hœrnes reproduit maintenant les critiques de Branco,[4]

[1] *Kosmologie der Babylonier*, Strassbourg (1890), p. 367-446.
[2] *Loc. cit.*, p. 368.
[3] Voy. ci-dessus, p. 206-213.
[4] *Op. cit.*, p. 24,

basées aussi sur la révision de Jensen et tendant à écarter du tableau de l'inondation diluvienne l'action sismique, puisque l'ébranlement du sol et le jaillissement des eaux souterraines, qui en est la conséquence, ont disparu du texte (l. 98-100). Nous savons que ces notions, si elles disparaissent, sont remplacées par d'autres également favorables à l'interprétation sismique. En particulier, nous avons fait voir que les *Annûnaki* subsistent avec l'action prépondérante qui leur est habituelle. En résumé, Branco ne conservait de la théorie de Suess qu'un seul agent moteur, le cyclone, ce qui ne l'empêchait pas d'ajouter que le silence du texte cunéiforme révisé à l'endroit d'un tremblement de terre ne saurait suffire d'ailleurs à exclure en fait du déluge chaldéen l'intervention des agents sismiques. En effet, disait-il, si le récit babylonien révisé n'en parle pas, cette notion se trouve par contre dans la Genèse qui parle des « sources de l'abîme », ce qui doit s'entendre, comme Suess l'a montré, du jaillissement des eaux souterraines par suite de tremblements de terre. C'est ce que nous disions p. 208. Quant à cette divergence qu'il suppose entre les deux récits, Branco l'explique en admettant que le jaillissement des eaux souterraines serait une addition, peut-être une invention, du narrateur hébreu. C'est tout ce qu'il y a de plus improbable, attendu que la Judée, n'étant pas une région alluviale, ne pouvait pas présenter le phénomène en question, ni par conséquent en suggérer l'idée, et cela malgré que les Hébreux partageassent avec les Chaldéens (il faut probablement dire : leur eussent emprunté) la conception essentiellement sémitique de l'océan souterrain. Nous préférons la seconde hypothèse de Branco, d'après laquelle le récit génésiaque du déluge incarnerait une version de la tradition chaldéenne différente de celle recueillie dans le texte de Ninive et contenant, elle, la mention contestée du jaillissement des eaux souterraines.

Il est, en effet, très probable qu'un évènement de l'importance du déluge a dû laisser d'autres souvenirs encore que ceux qui, par le hasard des choses, sont arrivés jusqu'à nous. Parmi ces souvenirs perdus, les uns certainement étaient oraux, d'autres pouvaient être écrits. Rien n'empêche que la version biblique ne soit plus ancienne que la ninivite et peut-être plus exacte.[1]

Hœrnes est de l'avis de Branco et, à son appui en même temps que pour prouver la participation des agents sismiques dans le déluge, il rappelle la tradition syrienne du déluge de Deucalion, émanée certainement de source babylonienne, et qui mentionne également la double origine des eaux diluviennes. Lucien (?), dans sa *Déesse de Syrie*, dit en effet que « les entrailles de la terre vomirent des torrents d'eau, qu'il tomba une grande pluie, que les rivières débordèrent et que la mer envahit au loin la terre ferme. » Il ajoute qu'il se produisit dans ce pays « un gouffre énorme qui engloutit toutes les eaux de l'inondation. »[2] On a vu par notre chapitre v que les lieux parallèles pouvant être invoqués à l'appui d'une participation sismique dans le déluge sont encore bien plus nombreux. Il faut peut-être en conclure que, sur ce point comme sur bien d'autres, la traduction de Haupt est encore la meilleure. C'est l'opinion de Hœrnes que nous ne sommes pas loin de partager. Nous ne sommes pas de son avis, par contre, quand il ajoute une grande importance à la divergence de la Genèse et du texte cunéiforme relativement à la durée du cataclysme; c'est un point que nous avons discuté. Pareillement, l'indétermination complète qui plâne sur la situation de l'Ararat biblique nous empêche de voir dans

[1] Voyez dans le *Déluge devant la critique*, ce que nous disons des sources de la Genèse et du document cunéiforme.

[2] Voyez ci-dessus p. 327.

le Nizir du texte babylonien une donnée évidemment plus favorable à l'explication scientifique du cataclysme. C'est-à-dire que nous adoptons, cela va de soi, l'indication du récit chaldéen, seulement nous ne sommes pas loin de penser que, si on savait les interpréter, les deux données, en apparence divergentes, reviendraient au même. —

Nous venons d'examiner les principales critiques adressées à la théorie que nous défendons. On peut les partager en deux groupes : les unes dirigées contre le travail spécial de Suess, la *Sintfluth*, les autres visant la théorie sismique en elle-même. Parmi ces critiques, il en est un bon nombre dont la seule force, la seule raison d'être, réside dans le parti-pris ; nous espérons l'avoir montré suffisamment. Quant aux autres, à celles qui sont de bonne foi, les unes proviennent de ce que la pensée de Suess n'a pas été suffisamment comprise, ses arguments pas suffisamment pesés ; elles peuvent se réfuter par l'œuvre de Suess elle-même. D'autres sont plus sérieuses, elles ont vraiment leur raison d'être dans les défauts (peu nombreux d'ailleurs) de la *Sintfluth*, dans les quelques points faibles que la théorie sismique présentait dans ce premier exposé. Nous espérons avoir fait disparaître ces points faibles, ou tout au moins la plupart d'entre eux, en exposant la théorie d'une façon plus complète que ne l'avait fait son fondateur. Nous croyons donc pouvoir conclure que *la théorie sismique, convenablement exposée, triomphe des critiques dont elle a été l'objet jusqu'ici, et cela sans sacrifier aucune de ses parties essentielles ou seulement importantes.* —